

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

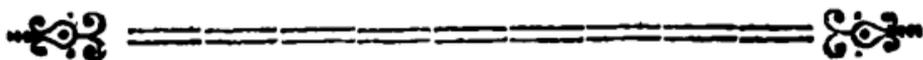
*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI.

OCTOBRE 1755.



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



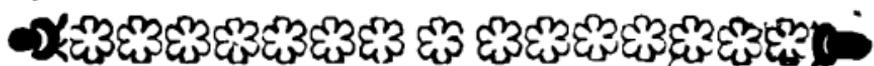
M D C C L V.





# JOURNAL HELVETIQUE,

OCTOBRE 1755.



## APOLOGUE.

**U**N grand Roi, vraiment Père de ses Peuples, & qui ne règnoit que pour les rendre heureux, voulut en quelque sorte se surpasser lui même, en faisant briller aux yeux de l'Univers le trait le plus éclatant de sa Bonté, d'une Bonté inouïe, & digne d'une admiration éternelle. Sachant que dans quelques Provinces de son vaste Empire, les plus éloignées, ses Sujets étoient en proie à de cruels Ennemis, qui y faisoient de perpétuelles incursions, saccageoient & ravageoient tout, & emmenoient impitoyablement captifs un nombre immense de ces Peuples infortunés, de tout âge & de tout sexe, les chargeant de chaines & les tenant dans le plus rude & le plus cruel esclavage, leur triste sort le toucha vivement : Il résolut de les secourir, de les arracher à tout prix à leurs

Ennemis , de leur faire recouvrer les douceurs de la liberté & de la leur assurer pour jamais.

D'abord on se feroit attendu à voir voler à eux quelques unes de ces Légions qu'il avoit par milliers à ses Ordres ; mais la profondeur de sa Sageffe lui suggera bien d'autres pensées , & des pensées dignes de lui seul. Voiant que c'étoit en quelque sorte par la faute même de ces Peuples qu'ils étoient ainsi la proie de leurs Ennemis ; qu'il ne tenoit qu'à eux de s'en défendre & de leur tenir tête , mais qu'une honteuse mollesse & lâcheté leur faisoit préférer l'Esclavage , à une Liberté qui leur auroit couté quelque vigilance & quelque combat , il jugea que des Légions à leur secours n'auroient fait que les entretenir & les plonger de plus en plus dans cette indigne lâcheté ; que ç'auroit toujours été à recommencer ; qu'il valloit mieux travailler à les réveiller de leur honteuse indolence , à leur inspirer des sentimens d'honneur , & à les animer d'un noble courage , qui , se perpétuant parmi eux de generation en generation , les rendit victorieux , eux & toute leur postérité , de toutes les attaques de leurs Ennemis , & les mit en état de jouir des douceurs de la domination sous laquelle ils vivoient.

Il s'adressa pour cet éfet à son Fils, Fils unique, Fils vraiment digne d'un tel Père & qui faisoit ses plaisirs & ses délices. „ Mon „ Fils, *luidit-il*, tu vois le triste état de ces „ Peuples : Tu peux leur aider, & toi seul „ peux le faire efficacement : Oui, tu peux „ terminer tous leurs maux, & les rendre „ autant heureux, qu'ils sont présentement „ malheureux : Mais il t'en coutera : Vois „ si tu veux te sacrifier pour l'amour d'eux : „ Il faut que tu te rendes dans leurs contrées, „ mais seul & sans la moindre escorte : Que „ seul, & sans escorte de même, tu te présentes à leurs Ennemis, que tu les attaques, que tu enfonces leurs bataillons avec une intrépidité qui étone, & qui se soutienne jusqu'au bout. Tu y laisseras la vie, je le fais. Mais il en résultera inmanquablement, & je ne le fais pas moins, qu'à la vue de ton zèle, de ton courage, de ton intrépidité, de ton charitable dévouement, quelques uns de ces infortunés ne pourront résister à la force d'un si *puissant* Exemple ; ils se réveilleront de leur abrutissement, ils auront honte de leur lâcheté ; tu leur inspireras tes propres dispositions, ton Esprit, ton courage, ton intrépidité ; ils combattront, & se feront gloire de combattre à ton

imitation & come sous tes auspices & tes  
étendarts. Leur courage, leur fermeté  
en réveilleront d'autres: Ceux-ci d'au-  
tres à leur tour, & ainsi de suite; si bien  
que tous généralement, animés par la  
*puissance* & la force irrésistible de ton  
Exemple, qui fera d'une mémoire éter-  
nelle, secoueront le joug, & se défen-  
dront avec autant de bravoure & de joie  
qu'on leur voit maintenant de bassesse & de  
lâcheté; en sorte qu'enfin vainqueurs triom-  
phans de tous leurs Ennemis, qu'ils se-  
ront assujettis à leur tour pour jamais,  
ils jouiront d'une paix & d'un repos éter-  
nel & inalterable. De cette façon, toi seul  
tu leur seras constamment & pour toujours  
un secours toujours présent, un secours  
tout autrement efficace & *puissant*, que ne  
le seroient pour quelque peu de tems, &  
par manière de répit seulement, toutes nos  
Légions réunies. Outre la satisfaction in-  
dicible que tu dois en ressentir déjà dès à  
présent, & qui, come je te conois, fera  
surement le grand motif de ton genereux  
dévouement, tu peux t'affurer d'être à  
jamais l'objet précieux de leurs bénédic-  
tions & de leurs louanges: En tous lieux  
ils t'érigeront des Autels; ils exalteront ta  
Charité, ta Generosité, ta Grandeur  
„ d'A-

„ d'Ame, & te célébreront come leur grand  
 „ Libérateur, leur Sauveur, leur Rédemp-  
 „ teur; & la gloire de ton Nom passant ainsi  
 „ jusqu'aux races futures & à la postérité la  
 „ plus reculée, s'étendra même jusques  
 „ dans l'Éternité, où tous seront impatiens  
 „ de te joindre, pour te rendre à toi même  
 „ leurs hommages & te doner à l'envi les té-  
 „ moignages les plus forts de leur amour &  
 „ de leur reconnoissance éternelle.

Le Prince, Fils du Roi, vive Image des  
 grandes Qualités de son Père, & sur tout de  
 sa Bonté & de sa tendre Comiseration, au-  
 roit été deja par là tout porté à entrer dans  
 ses vûes; mais indépendemment de cela, en  
 Fils parfaitement soumis, la simple exposi-  
 tion qui lui en fut faite, fut pour lui come  
 un Ordre absolu. Il ne délibère point; il  
 part sans héziter, & vole exécuter les inten-  
 tions du Roi son Père. On le vit les remplir  
 avec une ponctualité parfaite; l'étonement  
 & l'admiration des siens; la consternation  
 & la terreur des Ennemis. Il y laissa la vie,  
 come son Père le lui avoit anoncé: Il n'étoit  
 pas difficile de le prévoir. Mais en même tems  
 on vit aussitôt s'accomplir avec la même ponc-  
 tualité les prédictions du Roi sur le succès de  
 son dévouement; succès qui n'étoit pas d'une  
 prévision si certaine, & sa Mort même fut ce

qui fit le plus d'impression. Des milliers de ces infortunés Captifs se réveillèrent de leur assoupissement, brisèrent leurs chaînes, combattirent vaillamment contre leurs Ennemis, & se foutinrent constantement dans une entière & glorieuse Liberté. Ceux ci en exciterent d'autres, en plus grand nombre encore, come l'avoit prédit le Roi ; & depuis bien des Siècles on voit toujours cette noble émulation, cette efficace & cette *Puissance* merveilleuse de l'exemple du Fils du Roi se maintenir & se manifester d'une manière admirable. Il est vrai néanmoins que depuis quelque tems elle paroît par fois s'affoiblir & presque s'éteindre. Mais par fois aussi on la voit éclater de nouveau tout à coup, & de façon à faire conjecturer que, selon la prediction du Roi, elle subsistera à jamais. D'ailleurs, come c'est ici pour plusieurs une Guerre cachée & secrète, il est possible que plusieurs que l'on croit indolens & tranquilles dans l'esclavage & les fers, conspirent secrètement contre leurs Tyrans, & que lors qu'on s'y attendra le moins on les verra briser leurs fers & fouler aux pieds leurs Oppresseurs. C'est ce que d'éclatans exemples vérifient de tems en tems d'une manière ravissante. Et ce qui ne fortifie pas peu ces conjectures, c'est que depuis tant de Siècles le Nom & la Gloire de leur Libérateur se maintient parmi eux & ne s'y affoiblit

point: Tout continue à retentir de ses Louanges; on lui éleve encore tous les jours de nouveaux Autels; on multiplie à l'infini ses Portraits & en plat & en relief, & cela précisément dans son attitude combattante & mourante; on les place par tout; Temples, Carrefours, Maisons, Cabinets, Cols, Poitrines, tout en est orné, come d'autant de Divinités, de Bijoux précieux, & d'Ordres de Chevalerie; les anciennes Fêtes instituées à célébrer sa Memoire, & à perpétuer dans tous les Cœurs les sentimens de reconnoissance & d'amour qui lui sont si justement dûs, mais sur tout à correspondre aux grandes vues de son Dévouement, se célèbrent tout aussi régulièrement que jamais; il n'est personne qui ne se fasse un Devoir indispensable & sacré d'y assister, & d'y joindre sa voix aux Hymnes qui s'y entonent à sa Gloire: En un mot, par tout il est veneré come le grand Libérateur public, je dirai même come un Dieu; seulement est il à souhaiter, que tout cela soit autant sincère & réel dans le cœur, que la bouche & l'extérieur semblent l'anoncer.

JESUS CHRIST *crucifié*, dit St. Paul, est la *Puissance de Dieu, pour le Salut de tous ceux qui croient.* \* Ces paroles qui m'ont fait naitre

\* Rom. I. 16. I. Cor. I. 23, 24.

tre l'idée de mon Apologue , en feront donc aussi l'explication & l'aplication. Je ne doute même point qu'en cela je ne sois prévenu par la plupart de mes Lecteurs. Puissions nous seulement , & eux & moi , y apposer le Seau de nôtre propre expérience, & être tout autant de témoins vivans qui certifient par toute leur conduite, que *Jesus Christ crucifié est vraiment la Puissance de Dieu, pour le Salut de tous ceux qui croient.*





## S U I T E

*De l'Examen des Idées Philosophiques de Mr.*  
DE VOLTAIRE.

AUX EDITEURS.

MESSIEURS.

**T**OUS ceux qui entreprendront l'Examen des *Idées Philosophiques* de Mr. de Voltaire se trouveront embarrassés ; mais ce ne sera que dans le choix des Articles à relever. Dans un même Chapitre, il y a tant d'Idées incidentes, qui méritent examen, que si on les suivoit dans un Mémoire. il deviendroit semblable à un Habit d'Arlequin, tant il y auroit de bigarure, dans les différentes Matières à traiter.

Dans mes précédentes Lettres, j'ai été contraint de m'attacher à des Objets capitaux. J'en ai saisi un. Je l'ai suivi, sans m'arrêter à extirper les Ronces & les Epines qui le précédoient & le suivoient, sauf à faire ensuite quelques quarts de conversion, pour faire place nette, après que les Objets capitaux auroient été discutés. Je vai comencer à remplir cette tâche.

J'ai dit, ( Journ. Helv. Juillet. 1755.  
pag.

pag. 50. ) que je détaillerois les raisons qui ne me permettent pas de croire, qu'il faille à la Lumière 71. Minutes, pour parvenir du Soleil à Saturne,

Pour satisfaire à mes engagements,

1°. Je vai d'abord réunir ici, ce que Mr. de Voltaire dit des différents espaces de tems, que la Lumière emploie, *selon lui*, à nous parvenir, de divers Corps lumineux.

2°. Je montrerai ce que ces Idées me paroissent avoir d'insoutenable.

3°. Je prendrai la liberté de proposer mon opinion sur la propagation de la Lumière.

4°. J'indiquerai les raisons pour lesquelles elle est retardée, en venant à nous, non seulement dès le Soleil, mais aussi de tous les Autres.

Mr. de Voltaire ( Henr. Tom. VI. pag. 118. ) reproche à l'Auteur du *Spectacle de la Nature*, de s'être exprimé fort improprement, en disant. „ Que la Lumière vient  
 „ en sept Minutes des Etoiles, selon *New.*  
 „ *veton*. Il a pris les Etoiles pour le Soleil,  
 „ La Lumière émane des Etoiles les plus  
 „ prochaines en six Mois, selon un certain  
 „ calcul, fondé sur des Expériences très  
 „ délicates & peut être fautive. Ce n'est  
 „ point *Newton*; c'est *Hugens & Hartsoeker*,  
 „ qui ont fait cette supposition.

Mr.

Mr. de Voltaire ajoute ( pag. 119. ), „ Ré-  
 „ mer a donné une Démonstration sensible ,  
 „ que la Lumière emploie *sept à huit Minu-*  
 „ *tes* dans son Chemin du Soleil à la Terre.  
 ( Pag. 121. ) „ Si pour dernier subteg-  
 „ fuge , on se retranche à dire , que la Ma-  
 „ tière lumineuse doit être regardée , non  
 „ come un Corps roide , mais come un  
 „ Fluide , on retombe alors dans l'erreur  
 „ indigne de tout Phisicien , laquelle su-  
 „ pose l'ignorance de l'action des Fluides ;  
 „ car ce Fluide agiroit en tout sens , & il n'y  
 „ auroit , come on l'a dit , jamais de Nuit,  
 „ ni d'Eclipse \*. Le Mouvement seroit bien  
 „ autrement lent dans ce Fluide , & il fay-  
 „ droit *des Siècles* , au lieu de Sept Minutes,  
 „ pour nous faire sentir la Lumière du Soleil.  
 ( Pag. 122. ) „ Il est bien certain , qu'a-  
 „ près six Mois , il y a entre nous & une É-  
 „ toile située près du Pôle , environ soixan-  
 „ te six Millions de nos lieues de différence ; &  
 „ ce Chemin , qu'un Boulet de Canon ne fe-  
 „ roit pas en cinquante ans , en conservant  
 „ sa vitesse , est anéanti dans la prodigieuse  
 „ distance de nôtre Globe à la plus prochai-  
 „ ne Etoile.

( Pag. 125 ) Par les belles découvertes ,  
 que

\* J'ai relevé ces idées de Mr. de Voltaire. Journ.  
 Helv. Août 1755. p. 152.

que le Célèbre Docteur *Bradley* a perfectionnées , on a vû ; „ Que la vitesse de la lumière d'une Etoile étoit dix mille deux cents fois plus prompte , que le moien mouvement de la Terre. . . .

„ On vit , en mesurant la Paralaxe annuelle , que l'Etoile observée dans le Dragon , est quatre cent mille fois plus éloignée de nous que le Soleil.

„ Maintenant , je supplie tout Lecteur attentif & qui aime la Vérité , de considérer , que si la Lumière nous vient du Soleil uniformément en près de huit Minutes , elle arrive de cette Etoile du Dragon en six Années & plus d'un Mois ; & que si les Etoiles , ( Pag. 126. ) six fois moins grandes , sont six fois plus éloignées de nous , elles nous envoient leurs Raions en plus de trente six années & demie. Or le Cours des Raions est toujours uniforme. Qu'on juge maintenant , si cette marche uniforme est compatible avec une prétendue Matière répandue par tout. Qu'on se demande à soi-même , si cette Matière ne dérangeroit pas un peu cette progression uniforme des Raions. . . . Qu'on juge de bone foi , si un plein absolu ne s'oposeroit pas à son passage. . . .

Je me souviens , qu'à la première lecture de  
cet

cet endroit des Ouvrages de Mr. de Voltaire, dans le tems, que par des ocupations plus pressantes, j'étois bien éloigné de penser à écrire une syllabe pour relever aucune de ses erreurs, je fis diverses réflexions sérieuses.

Je trouvai une grande afinité entre un Home dominé par quelque *passion*, & un Home coéfé d'un nouveau *Système*, qui a pour Auteur un Savant d'un grand Nom.

L'Home *passioné* ne peut se persuader qu'il s'aveugle; qu'il fasse divorce avec la Raison; qu'il étouffe le bon Sens & le Jugement, qui d'ailleurs excellent en lui. Les Talents naturels & aquis qu'il se sent, lui font rejeter avec indignation l'aplication qu'on lui fait de ces paroles du Prophète: *Vous entendez, & ne comprenez point: Vous voyez, & n'apercevez point.* \*

Il en est précisément de même d'un Home qui s'est coéfé d'un *Système*, & qui est idolatre d'un grand Nom. Il est *aveugle* sur tout ce qui pourroit porter coup à ses idées favorites. Il est *sourd* à tout ce qu'on peut lui dire de plus persuasif. Les Réflexions, qui devroient être les plus efficaces pour lui ouvrir les yeux & le défabuser, il s'en sert lui même avec confiance pour étaier son *Système*. Ce n'est pas ici le lieu de pousser le Parallèle.

Mr,

\* Esaie VI. 9. 10.

Mr. de *Voltaire* nous en donne plusieurs preuves démonstratives.

Selon *Newton*, il fait voyager les Raïons de Lumière; il leur fait faire quatre Millions de Lieues dans une seule Minute. Mr. de *Voltaire* ne voit rien là d'impossible. Nul embarras pour lui : Nulle difficulté. Quelle prévention !

L'Etoile observée par *Bradley*, étant quatre cents mille fois plus éloignée de nous que le Soleil, les Raïons lumineux de cette Etoile fixe ne peuyent venir à nous qu'en plus de six années; & les Etoiles fixes, six fois plus éloignées, ne pourroient nous envoyer leur Lumière qu'en 36. années & demie. Mr. de *Voltaire* n'ouvre pas encore les yeux sur ses propres Calculs. Il n'y voit aucun inconvénient pour les Astronomes; encore moins pour son Système. Quel aveuglement !

Selon lui, ce Mouvement progressif est uniforme; c'est à dire, que les parcelles du Corps lumineux ne font pas plus de chemin près de leur source, qu'elle n'en font au bout d'une Course de 6. à 36. ans. Avouons, que Mr. de *Voltaire* a une Imagination des plus vigoureuses.

Il est incompréhensible pour moi, qu'un Corps lumineux, imprime à des parcelles de sa propre Substance, un Mouvement de progressif.

gression, soutenu tant d'années & si Uniforme.  
Car c'est dire :

Quoique la force motrice qui est dans leur source, soit capable d'imprimer un Mouvement à faire parcourir 4. Millions de Lieues dans une Minute ; quoique ce Mouvement soit imprimé assés vivement pour le rendre soutenu, non seulement six heures, six jours, six Semaines, ou six Mois, mais six ans, plus que complets, même jusqu'à 36. ans ; cependant, ce Mouvement imprimé n'est pas plus efficace à sa source, qu'il l'est au bout de 2. mille Jours, même au bout de 13. mille Jours, & la progression du dernier Jour n'est, ni plus considérable, ni moindre, que celle du premier Jour ; c'est-à-dire, que la progression seroit la même, au moment de l'arrivée, qu'elle étoit au moment du départ. Il faut, encore un coup, une Imagination des plus vigoureuses, pour se familiariser avec de pareilles Idées.

Mr. de Voltaire, ( pag. 121. ) reproche aux Cartésiens l'Erreur indigne de tout Physicien, laquelle suppose l'ignorance de l'action des fluides. Il leur fait tort, Car il suppose ce qui est en question; savoir, *Si les Raïons voïagent.* Ne pourrois-je point ici lui reprocher, qu'il est dans l'erreur indigne de tout Physicien, laquelle démontre en lui l'ignorance des Forces motrices ?

Cette *uniformité* de progression des Raïons n'est-elle pas évidemment impossible, quand il n'y auroit que nôtre Athmosphère ? L'Air grossier, qui nous environne, & la hauteur à laquelle peuvent monter les Vapeurs & les Exalaisons, qui s'élèvent de nôtre Terre, seroient des obstacles à l'*uniformité* de la progression des Raïons : Obstacles d'autant plus puissants, qu'ils s'oposeroient aux progrès au bout d'une si longue Course. On seroit à moins hors d'haleine.

Je suis surpris, au delà de ce que je pourrois l'exprimer, de voir une Tête aussi distinguée que celle de Mr. de Voltaire, imiter si parfaitement dans son Système, les Homes désespérément passionés, qui s'aveuglent jusques dans leurs propres Principes.

Si la progression des Raïons étoit *uniforme*, c'est-à-dire, parfaitement soutenüe, pendant 6. à 36. ans, pour venir des Etoiles fixes jusques à nous, nous devrions voir, non seulement le Soleil, toutes les Planettes, toutes les Etoiles fixes, mais aussi chaque Etoile de la Voie Lactée dans leur grandeur naturelle; puisque, chaque individu de Raïon, partant de sa Source; faisant sa progression dans un prétendu *Vuide*, sans trouver absolument *aucun* Obstacle dans toute sa Route; procédant *en ligne droite*,  
avec

avec une parfaite *uniformité* de vitesse dès sa source jusqu'à nous ; sans qu'un individu de Raion soit, ni *plus actif*, ni *plus valenti*, ni *plus émouffé* que l'autre ; tous les Corps lumineux devroient nous paroître *dans leur grandeur naturelle*, & avec un *égal éclat*, qu'ils fussent éloignés de nous, de 30. Millions, ou de 12. Cent Mille Millions de Lieues.

Cependant le Soleil, qui, selon Mr. de *Voltaire* \* est un Million de fois plus grand que nôtre Terre, ne nous paroît en son Midi, que de la grandeur d'un Plat médiocre. La plus distinguée des Planettes, *Venus* dans son plein, n'excède pas le Diamètre d'un Ecu de six Livres de France. *Jupiter* est onze cent soixante & dix fois plus gros que nôtre Terre, & il ne nous paroît pas de la largeur d'un Sol. Toutes les Etoiles fixes, qui peuvent être plus & moins grandes que nôtre Soleil nous paroissent très chétives.

- Pourquoi ce rabais si prodigieux ? C'est parce que Mr. de *Voltaire* s'est aveuglé dans ses principes.

Il ne vient à nous du Soleil & des Etoiles fixes, que les Raions qui partent des endroits les plus ardents. Ceux qui partent \*\*,

B b 2

des

\* Les Astronomes varient fort sur la grandeur réelle du Soleil.

\*\* Les Raions partent, sans voïager. Je parle le langage connu & reçu.

des taches qu'on voit dans le Soleil : ( Il peut y en avoir aussi dans les Etoiles fixes, ) sont émoussées, en traversant les Vapeurs de notre Athmosphère. A proportion de l'éloignement de ces Astres, nous en recevons moins de Raïons. Leur Disque doit nous paroître proportionnellement plus petit.

Je pense de même des Raïons qui nous sont réfléchis des Planettes. Les Taches qu'on y observe, peuvent être des Raïons réfléchis foiblement par des Forêts. Les Raïons réfléchis le plus vivement peuvent l'être par des Lacs, des Mers, des Sables, des Rochers nus, & sur tout par de la Neige. Ils sont plus vifs, conséquemment plus lumineux pour nous.

Quoi qu'il en soit : La prodigieuse différence qu'il y a entre le Disque réel du Soleil, des Etoiles fixes & des Planettes, & le Disque apparent sous lequel nous les voyons, démontre, que la plus grosse partie des Raïons sont émoussées & absorbés en traversant notre Athmosphère. La différence capitale qu'il y a entre nos yeux & les Téléscopes, en est une preuve trop évidente pour y insister davantage.

Donc, Mr. de Voltaire s'est extrêmement trompé, dans la prétendue *uniformité de vitesse* avec laquelle il fait voyager les Raïons de Lumière, dès tous les Astres jusques à nous.

Je lui ai prouvé ( Journ. Helv. Août. 1755. pag. 165. ) que si la *facilité* & la *célérité*, qu'il prête si gratuitement aux Raions, lorsqu'ils passent de l'Air dans l'Eau, étoit réelle, chaque Nuage qui passe de jour sur notre Tête, & chaque Brouillard qui nous envelope, feroient pires qu'un Verre ardent. Nous serions pulvérisés en un instant.

Voici une nouvelle preuve de la démangeaison que Mr. de *Voltaire* a de nous rotir, de nous calciner, & de nous pulvériser.

Si tous les Raions, qu'il prétend partir de tous les Corps lumineux que l'Univers renferme, cheminoient *dans le Vuide*, sans rencontrer *aucun Obstacle*, aiant leur *Progreffion uniforme* dans toute l'étendue de leur route, aucun Raion n'étant *inéficace*, nous serions non seulement rotis, & calcinés, mais pulvérisés; la Terre & tous ses Eléments seroient non seulement dissous, mais sûrement réduits en cendres & anéantis.

Heureusement pour nous, Mr. de *Voltaire* s'est fort trompé. La Bonté infinie & la Sagesse immense du Créateur n'a pas préféré le Système de *Newton*. L'Auteur de la Nature n'a pas laissé ces Espaces immenses dans un vuide absolu, inutile & ruineux. Il les a remplis de Matière Elastique, qui évite tant de Millions de Lieues de voïages continuels aux Raions

de Lumière, Il a donné à tous ces Ressorts l'activité nécessaire & suffisante. Il leur fait trouver des Obstacles utiles & non destructifs & exterminatifs,

Il y a plus. Les admirables découvertes de *Bradley* auroient dû ouvrir les yeux de *Mr. de Voltaire*.

Dès qu'il y a *Aberration* dans une Etoile fixe ; dès qu'il faut 6. à 36. ans pour que la Lumière vienne à moi en ligne directe , je ne vois donc pas cette Etoile fixe où elle est dans le moment de mon Observation , mais où elle étoit il y a 6 à 36. ans ; & le point du Ciel que cette même Etoile fixe occupera cette Nuit à Minuit , je ne l'y verrai que dans 6. à 36. ans. Tout cela doit être pris pour argent comptant , parce que *Newton* l'a dit , & que *Mr. de Voltaire* son Disciple l'atteste après lui.

Qu'eût dit le célèbre *Bradley* , qui a suivi une même Etoile fixe pendant une Année entière avec son admirable *Telescope parallaxique* , si on eût tâché de le persuader , que les *Aberrations* qu'il apercevoit , n'avoient pas lieu dans le tems de ses Observations ; qu'elles avoient été réelles six années auparavant , & qu'il ne verroit que dans six ans les *Aberrations* qui avoient lieu dans le tems de ses Observations , puisqu'il falloit plus de six années aux Rayons pour venir de cette Etoile à notre Terre ?

Mr. de *Voltaire* sentira-t-il , qu'il y avoit Aberration dans son Système ? Imitera-t-il encore l'Home désespérément passionné , en regardant come ordre & règle , ce qui en est le plus évidemment destructif ?

La différence d'éloignement fera moins considérable , mais le Mouvement sera plus sensible , par l'exemple de *Saturne* , qui a son Orbite , son mouvement propre & périodique , qui le fait changer continuellement de position , come toutes les autres Planètes.

Si la Lumière ne venoit à nous dès *Saturne* , que dans 71. Minutes , nous ne pourrions jamais le voir où il est réellement. Cette Planète n'ayant qu'une Lumière empruntée , dès qu'elle réfléchit vers nous des Raïons du Soleil , elle fait son chemin & passe outre. Mais les Emissaires lumineux que *Saturne* a réfléchis vers nous ont ordre , de Mr. de *Voltaire sans doute* , de continuer leur Chemin , come des Messagers fidèles. Par la Route la plus abrégée , ils viennent à nous , sans s'embarasser s'ils sont suivis & soutenus par d'autres.

Dès qu'on fait voïager les Raïons lumineux , come *Newton* le prétend , on s'expose à des difficultés , qui me paroissent insurmontables , & on-jette par tout la confusion , l'incertitude & l'erreur.

Je prie Mr. de *Voltaire* de faire encore ici une Réflexion générale, qui lui démontrera combien son Système est foncièrement erroné.

Si les Corps lumineux envoioient jusques à nous *de leur propre substance* pour nous éclairer, cette substance des Corps lumineux ne seroit pas différente de sa Source.

Mr. de *Voltaire* convient, lui même, que cette conséquence, que j'infère de ses Principes est parfaitement juste. Il demande (Henriade Tom. VI. pag. 129. ), „ Qu'est-  
„ ce donc enfin que la Matière de la Lu-  
„ mière? *C'est le feu lui même.*” Il a eû soin de mettre ces dernières paroles en *Italiques*, afin qu'on ne les passe pas légèrement, & qu'on les observe bien, come un Article capital de son Système.

Si cela étoit, ces Raïons lumineux conserveroient dans toute leur Route, la qualité lumineuse qu'ils ont dans leur Origine. *Donc*, selon Mr. de *Voltaire*, nous verrions une trace de Lumière, non interrompüe dès l'Astre jusqu'à nôtre Oeil. Et même, selon Mr. de *Voltaire* chaque Astre envoiant sa Lumière de toute part, come un Océan, qui se répandroit de tous côtés dès son Centre, nous devrions voir de Nuit & de Jour, toute nôtre Athmosphère, & même toute l'étendue du Ciel enflamée, encore plus universellement & plus vivement qu'elle ne l'est

au Nord, dans les Aurores Boréales les plus diſtinguées.

Nous ſerions même continuellement dans les flames, ſi come Mr. *de Voltaire* l'aſſirme, les Etoiles fixes & nôtre Soleil nous envoioient une quantité de Raïons, proportionnée à la Grandeur immense de leur Globe igné. Si tous ces Raïons, come il le prétend, voïageoient ſans obſtacle, dans le Vuide, juſqu'à nous, & toujours, avec une *uniformité* de vigueur, nous ne verrions que feu & flames dans tout l'Univers.

Pourquoi donc ne voïons-nous ni traces de feu dès chaque Aſtre à nous, ni lueur de Flames univerſelles? C'eſt parce que Mr. *de Voltaire* s'eſt fort trompé.

Qu'eſt-ce qu'il y a dans l'Aſtre lumineux quelconque? C'eſt un *Mouvement* violent de toutes ſes parties.

Qu'eſt-ce qu'il y a dans la Matière qui ſert de Véhicule pour la Propagation de la Lumière? C'eſt un *Mouvement* particulier tel que celui qu'excite la Flame de mon Foier, ou de ma Lampe, ſur la Matière Elaſtique qui l'avoïſine.

Qu'eſt-ce qu'il y a dans mon Oeil, qui excite en moi la ſenſation de la Lumière? C'eſt un *Mouvement*, un Ebranlement ſingulier des Filets de mes Rétines: *Mouvement*  
qui

qui se comunique aux Nerfs optiques, & excite en moi une Sensation lumineuse.

Il n'est pas nécessaire de porter par tout le Feu & la Flame, pour me faire voir la Lumière, selon le Système de Mr. de Voltaire; come il n'est pas nécessaire d'aporter une Cloche, ni aucune de ses parties dans ma Tête, pour m'en faire entendre le Son. Un Mouvement singulier me suffit pour la Vue, come pour l'Ouïe.

Tout cela me paroît si simple si naturel, si conforme à nôtre constante Expérience, qu'il me semble que les Enfans doivent en aller à la Moutarde. Faudra-t-il, que Mr. de Voltaire soit encore si obstiné pour le Newtonianisme, sur la Nature, l'Origine, la Progression, & la Propagation de la Lumière.

Mr. de Voltaire a senti lui même, dans combien d'Ecueils, de Bancs de sable, de Courants, sa Nacelle Newtonienne étoit inévitablement jettée & entraînée. Il a été contraint de doner la Torture à son Imagination, pour se tirer de tant de Labirinthes, & esquivier tant de Charybdes & de Scylla, qu'il rencontroit à chaque pas.

Pour faciliter la Progression de l'immense quantité de Particules lumineuses, émanantes de la Substance de tous les Astres: Particules lumineuses qui doivent faire un trajet de mille Millions de pieds dans une secon-

de , il a falû renouveler & foutenir un *Vuide Universel* dès les Etoiles fixes , jufqu'à nôtre Athmosphère. J'efpère de faire toucher au doigt le Néant de cette Supofition.

Pour parer à l'inconvenient de *l'Épuiſement du Soleil*, duquel Mr. de *Voltaire* fait partir , depuis près de ſix mille ans , une éfuſion immense de parcelles de ſa propre Subſtance, il a pris la parti de mettre infiniment au rabais le poids de la Lumière. ( Autant au rabais, que je l'ai fait par condeſcendance à l'égard de *la Divergence* des Raions. ( Journ. Helv. Juill. 1755. pag. 63. ) Mr. de *Voltaire* eſtime l'épuiſement du Soleil , *Peut être une Once par an.* ( Henr. Tom. VI. p. 133. )

Pour prévenir l'Objection ſi naturelle , que ſi l'on ne peut eſtimer *l'Épuiſement du Soleil* par le poids , puisque Mr. de *Voltaire* prétend ( pag. 133. ) que *la Lumière pèſe peu, & peut être point du tout* ; cet *Épuiſement* doit au moins être eſtimé par le *Volume*. Il tâche de ſe tirer d'intrigue , en diſant ( pag. 133. ) *Que ſi le Soleil perd journallement de ſa Subſtance, il en reçoit de tous les autres Soleils.* Il entend par là les Etoiles fixes , qui lui en fourniffent, ſans doute, par *l'atraction* univerſelle , ſi infiniment éficace , quelle opère douze cents Mille Millions de lieues de loin , pour l'Etoile obſervée & ſuivie par *Bradley*, & dans une diſtance infiniment

plus grande pour les Etoiles de la Voie Lactée, que nos yeux ne peuvent apercevoir. Les Monarques de la Terre ont, dit-on, le bras long. Mais *l'Attraction* de *Newton* fait sentir son influence infiniment plus loin. Cependant, par mon avis, elle ne fera pas si tôt couronnée.

Enfin: Si l'on fait attention aux Objections que *Mr. de Voltaire* opose au Siftème de *Descartes*, on verra, que ce sont, pour la plupart de pures *pétitions de principes*: Sophismes dont un Génie, tel que celui de ce Grand Poete ne devrait pas être capable: Aveuglement qui ne peut être occasioné que par la *passion* démesurée pour le Siftème de *Newton*. Par exemple:

*Mr. de Voltaire* ne cesse de se récrier contre le *Plein* de *Descartes*. Pourquoi? „ Parce „ que la Substance du Soleil ne pourroit venir jusqu'à nous (pag. 133.) au travers „ d'un plein, soit solide, soit liquide.

Mais *c'est la question*, si cette Substance du Soleil *voiage*. *Descartes* le nie, & *Mr. de Voltaire* le pose en fait par tout.

Il objecte, ( pag. 134. ) „ Que les Raïons „ sont trop déliés pour traverser le *Plein*. ”

Mais on nie, que les Raïons *voïagent*, & qu'ils cheminent, ni en *Plein*, ni en *Vuide*.

Il ajoute ( pag. 134. ) „ Un Raïon ne „ pourroit parcourir en 7. ou 8. Minutes

„ l'espace de quatre cents mille fois, trente  
 „ trois Millions de lieues, d'une Etoile à  
 „ nous, s'il avoit à pénétrer dans cet Espace  
 „ une Matière résistante. ” *Mais on nie que  
 les Raïons voïagent.*

Il revient encore à son Sophisme, en di-  
 fant : „ Il faudroit que chaque Raïon dé-  
 „ rangeat en un moment trente trois mi-  
 „ lions de Lieues de Matière subtile quatre  
 „ cent mille fois. *Mais on nie que les Raïons  
 „ voïagent.* ” Dès qu'ils ne voïagent pas,  
 ils n'ont pas besoin de déranger un seul pou-  
 ce de Matière.

Toute la suite des Objections de Mr. de  
*Voltaire* sont dans le même goût Sophistique,  
 ne cessant de supposer ce qui est en question, &  
 qu'on lui nie formellement\*.

Dans ce goût là, il est aisé de faire des  
 milliers d'Objections, qui n'aboutissent  
 qu'à exciter la compassion ou l'indignation de  
 tous ceux qui ne prennent pas le Change.

Il en est tems; je vai prendre la liberté de  
 proposer mon *Système* sur les Matières en  
 question. J'ai eû occasion d'en insinuer di-  
 verses branches.

A mon avis, Mr. de *Voltaire* a grand tort  
 de se gendarmer si fréquemment contre les  
 Fai-

\* Voïés ce que j'ai extrait ci devant de la pag.  
 126. de Mr. de *Voltaire*. Pag. 392. de ce Journal.

Faiseurs de *Systèmes*. Qu'étoient les célèbres Auteurs de ceux que nous avons ? Qu'étoient *Copernic*, *Tychobrahé*, *Descartes*, *Newton*, le Père *Malebranche* &c ? C'étoient des Savans, qui ont simplement indiqué ce qu'ils regardoient come défectueux dans les *Anciens Systèmes*. Pour en être les Restaurateurs & en même tems les Correcteurs, ils ont détaillé ce que leurs Spéculations, leurs Expériences, & leurs différents Essais leur avoient donné lieu de conjecturer.

Tous en ont le droit. Mais il n'est pas donné à tous de tirer des Lumières de ce qui est ténébreux. Plusieurs ne savent pas en tirer, même de ce qui est le plus évident, telles que les Expériences Physiques.

Le Célèbre Académicien, Mr. DE REAUMUR m'a fait l'honneur de me marquer, qu'en fait de Recherches de Naturaliste, *tous les yeux ne savent pas voir*.

Je puis le dire plus généralement, & je prouverai à Mr. de Voltaire, qu'en fait d'Expériences Physiques, *tous les yeux ne savent pas voir*, puisque lui même, avec son admirable Cerveille Poétique, nous exalte des Expériences Physiques qu'il a faites, & desquelles il infère les Conséquences les plus opposées, à celles qu'il auroit dû en tirer naturellement, & les plus contraires aux Règles de la saine Physique. Ce qu'il y a de plus frappant est,

qu'il prend ces Expériences , expliquées à sa façon & très mal comprises , pour fondement de ses Arrangements Systématiques , & qu'il ne cesse de les prôner come des trouvailles admirables , quoi qu'elles le plongent dans les erreurs les plus palpables , come j'espère de le démontrer un jour.

Pour ne pas heurter Mr. de *Voltaire* je ne donnerai donc point ici de *Système*. J'indiquerai simplement mes Idées sur les Matières particulières que j'examine.

Il y aura peu du mien, puisque de tous les *Systèmes* que j'ai examinés , j'ai pris ce qui m'a paru le mieux combiner avec la Sagesse immense du Grand Dieu Créateur : Les Lumières de la Raison ; Les Règles de la saine Physique ; Les Expériences de tant de Philosophes si distingués , mais expliquées convenablement & les faits de la Nature qui sont à nôtre portée.

Jusques ici , j'ai examiné l'Origine & la Progression des Raïons de la Lumière , selon les Idées de Mr. de *Voltaire* soit de *Newton* son Oracle.

Ce *Système* a un titre de Réprobation pour moi , parce qu'il n'est pas assez simple. Le Créateur étoit trop souverainement Sage , pour lui doner la préférence.

Anéantir toute Matière uniquement afin de faciliter dans un Vuide imaginaire , la

Route immense que des parcelles des Corps lumineux, n'auroient pû faire dans un *Plein liquide*, avec une *rapidité infinie*, toujours en *ligne droite*, toujours par une *Progression uniforme*, pendant 6 à 36 ans, sans reprendre haleine.

Ma Période s'en ressent. Je suis essouffé. Je ne puis suivre les Raions de la Lumière Voltérienne sans perdre haleine, & la faire perdre à mes *Lecteurs*.

Je pose pour Fondement de mon Système :

1°. Que la Souveraine Sagesse a préféré les moiens les plus simples & les plus infailibles pour parvenir au but,

2°. Que le Créateur a formé la Matière en aussi grande abondance qu'il étoit nécessaire pour remplir ses différentes vues.

3°. Qu'il a fait des Corps infiniment grands & des infiniment petits, & qu'il n'en a fait ni trop ni trop peu,

4°. Qu'il a formé les parties des Corps telles qu'elles devoient être, donant la Roideur aux parties des Métaux & des Minéraux : La Flexibilité, le Poli, & le Mouvement insensible aux parties des Liqueurs maigres ; la Flexibilité aux parties rameuses des Liqueurs grasses ; La Force Elastique à toutes les parties de l'Air grossier & de la Matière subtile &c.

Mr. de Voltaire n'oseroit me contester aucun

de ces Fondemens de mon Système. Cas échéant, je supplie tous mes *Lecteurs* de décider.

1<sup>o</sup>. Ce qui est *le plus simple & le plus conforme à la Sagesse Suprême*: Ou de faire voyager à tout moment; constamment, éternellement, un nombre infiniment immense de Raïons, tirés de la Substance de tous les Astres lumineux, dans une éfursion si prodigieuse & si soutenuë, & de leur faire traverser à tous des Régions immenses: Ou de former UNE FOIS POUR TOUTES, de la *Matière subtile* assés deliée pour servir de Véhicule à la propagation de la Lumière de tous les Corps lumineux, soit près soit loin; Qu'il aient une lumière passagère, come l'Eclair; ou constante, come le Soleil; ou réfléchie, come les Planètes; ou arbitraire, come le Feu, les Bougies &c. Que cette Matière lumifère soit *toute prête* à recevoir l'impression lumineuse; qu'elle soit *par tout & en tout tems*.

L'ouvrage *une fois fait*; de lui même il parvient aux buts en grand nombre auxquels il est destiné.

C'est cette Matière lumifère, que je crois avoir été formée le premier Jour de la Création, come je l'ai dit dans le dernier Journ. p. 283. &c.

Il ne me paroît pas difficile de se décider

sur la simplicité de ces deux Systèmes, lequel mérite la préférence.

2°. Mr. de Voltaire oseroit-il me nier, Que le Créateur ait formé, d'entrée, de cette Matière lumineuse en aussi grande abondance qu'il convenoit pour atteindre ses différents buts ? Mr. de Voltaire reconnoit cette suffisante quantité dans chaque Astre lumineux ; il n'oseroit me la nier dans la Matière subtile.

3°. Il ne me contestera pas non plus la formation d'infiniment grands, & d'infiniment petits. Je le renverrois à l'excellent Traité du célèbre Mr. Bernoulli De Maximis & Minimis.

Je ne m'embarasse pas du premier ni du second Elément de Descartes. J'ose le répéter : Ce sont des fantaisies. Il me suffit, que le Créateur ait fait de la Matière de tout numero, tels qu'ils convenoient. Qu'il n'en a pas fait plus que l'Univers n'en pouvoit contenir, & qu'il ne s'en est pas laissé avoir besoin, restant en défaut par impuissance ou inattention.

4°. Avec raison Mr. de Voltaire croiroit que je lui insulte ; si j'entreprendois de lui prouver, que la Matière Etherée, l'Air grossier & subtil, a la force élastique.

Il n'oseroit donc me contester aucun de ces fondemens de mon Système, ni aucun des divers Atributs des différentes Matières. Des centaines d'Expériences les démontrent.

La Force Elastique de l'Air grossier & subtil étant reconüe : Cette Matière s'étendant, non seulement dans toute la Région de nôtre Soleil ; mais aussi dans toute la Région Etherée , jusqu'à toutes les Etoiles - fixes ; come je le prouverai , lorsque je releverai l'Idée de la *Gravitation*, dans le sens peu juste que Mr. de *Voltaire* lui donne ; de même que sa prétendue *Attraction* des Corps Célestes & Terrestres. Cette seule supposition de la Continuité de la Matière subtile , ou de ce *Plein liquide* & parfaitement liquide , me suffit pour expliquer de la manière la plus simple , la plus naturelle & la plus compréhensible , même pour les Dames , la Propagation de la Lumière , & sa Progression en un instant.

Je crois , avec tant d'Anciens & de Modernes , que le Soleil est un amas prodigieux de Matière ignée. Peu m'importe de quelle nature elle est : Du Soufre enflamé ; ou de l'Airain embrasé , ou telle autre chose pareille.

Le Mouvement violent de ses parties se communique à la Matière subtile qui l'environe , come la Chaleur & la Lumière d'un Feu quelconque se communique à l'Air grossier & subtil qui l'avoisine.

La Matière qui environe le Soleil , étant douée de Force Elastique , pousse les Res-

sorts voisins , avec une violence proportionnée à l'agitation qu'elle a reçue.

Tous ces Refforts voisins , unis sans aucune interruption , sont poussés , pressés & tendus dans le même instant , enforte que s'ils ne rencontroient pas d'obstacles , leur mouvement seroit propagé en un moment , tant que la Ligne de Matière Elastique seroit continuée ; & ce Mouvement seroit soutenu , à proportion de la violence de l'impression reçue.

Mr. de *Voltaire* m'objectera : Que , par mon Système , la Lumière du Soleil , celle des Planettes , & même celle des Etoiles fixes devroit venir à nous dans un instant. Que cependant il est démontré , qu'il faut sept Minutes & demie pour que les Raïons viennent du Soleil à nos yeux.

Je répons : Que les Raïons du Soleil & des Etoiles fixes viendroient à nous dans un instant , s'ils ne trouvoient pas divers obstacles.

1°. Je ne dois pas m'arrêter à l'interception de la Lumière du Soleil dans les Eclipses , ni à l'interception de la Lumière de quantité d'Etoiles que la Lune nous cache dans son Cours journalier. Il n'est pas nécessaire d'insister sur cette interception totale des Raïons. Il est principalement question du retard.

2°. Les Raïons trouvent de grands obstacles, dès qu'ils parviennent à l'Athmosphère de nôtre Terre.

Mr. de *Voltaire* ne me nierà pas, que l'Air de nôtre Athmosphère s'étende au delà de la Lune. Conséquemment toute l'Athmosphère de nôtre Terre, va au delà de cent Mille Lieues.

Les Raïons trouvent, non seulement de la Matière Subtile, mais aussi de l'Air plus & moins grossier. Tout cet Air a la force Elastique; mais ce sont des Ressorts plus gros, plus roides, qui reçoivent l'impression de la Matière subtile, mais moins efficacement; ce qui n'accélère pas leur route.

3°. Les Raïons lumineux, parvenus en un instant jusqu'à la partie de nôtre Athmosphère, qui contient les Vapeurs & les Exhalaisons qui s'y sont élevées & qui s'y soutiennent, trouvent déjà *un grand obstacle*, en traversant tant de parcelles d'Eau, qui sont un milieu 900. fois plus dense: Mais de plus, les Raïons souffrent *un retard* considérable, en ce que chaque Raïon essuie une Réfraction dans chaque parcelle de Vapeur qu'il traverse. Chaque Réfraction le détourne de la Ligne droite. A force de Réfractons *il est retardé*; come un Vaisseau qui n'avance sur Mer qu'en louvoiant.

Je l'ai observé ci devant. ( Journ. Helv. Juillet 1755. pag. 59. ) Ce nombre infini de Réfractions ne peut que *retarder* les progrès des Raions. Il est aisé de l'imaginer & de s'en convaincre.

4°. Lorsque le tems est couvert ; le plein jour est *retardé* d'une heure plus où moins ; sur tout lorsque nôtre contrée est couverte d'un épais Brouillard.

Ce *retard* du Jour ne provient, que de la prodigieuse quantité de Réfractions qu'essuient les Raions. Dans un instant ils sont parvenus julqu'à nôtre Athmosphère. Dès là ils trouvent obstacles sur obstacles. Un grand nombre sont émouffés, & perdent toute leur vigueur. Nos Baromètres nous annoncent journellement l'ascendant que l'humidité a sur la Force Elastique de l'Air. Les Raions qui ont le plus d'action percent les Nuages & le Brouillard ; mais ils sont *retardés* dans leur progression, par la quantité infinie d'angles qu'ils décrivent.

5°. Dans le tems le plus serain, il y a une différence notable entre la grandeur apparente du Disque du Soleil, lorsqu'il est à l'Horison & au Méridien.

Quand cet Astre est au Méridien, les Raions de Lumière n'ont d'Obstacles à surmonter, que celui des Vapeurs qui se sont élevés en droite ligne au dessus de nôtre

Terre. Les Raïons font vifs. Ils ofensent nos yeux, parce qu'ils ne font pas fort émouffés, aïants souffert un beaucoup moindre nombre de Réfractïons, & moins considérables, en tombant presque perpendiculairement dès le haut de nôtre Athmosphère sur la surface de la Terre.

Il n'en est pas de même, lorsque le Soleil est à nôtre Horison. Alors, non seulement les Raïons rencontrent, come à Midi, les Vapeurs qui font à l'Orient dans nôtre Athmosphère jusques sur la surface de la Terre; mais de plus, les mêmes Raïons venants dès nôtre Horison visuel jusques à nous, font encore deux à trois mille lieus de chemin près de la surface des Mers & des Terres. La Rosée du Matin qui tombe, & les Vapeurs qui s'élèvent de la Terre & des Eaux font essuier aux Raïons un nombre infini de Réfractïons, auxquelles ils ne font pas exposés à midi. Ce nombre prodigieux de Réfractïons, que souffrent les Raïons lorsque le Soleil est à l'Horison, les émouffes; ils perdent une grande partie de leur action & de leur vigueur; nous pouvons soutenir la vûe fixe du Soleil, sans qu'elle ofense nos yeux. Les Raïons font *retardés*.

Pour peu que l'Air soit chargé de petits Brouillards, nous pouvons dilater nos

Prunelles , pour recevoir une plus grande quantité de Raïons. L'image du Soleil se dépeint sur un plus grand espace des Rétines ; Le Disque de cet Astre nous paroît beaucoup plus grand.

Il n'en est pas de même lorsque le Soleil est au Méridien. Alors , non seulement les Raïons trop vifs nous contraignent de fermer les Prunelles , mais aussi nous clignons les yeux ; nous baïssons les Paupières , pour suppléer à la foiblesse des Contractions de l'Iris ; nous admettons le moins de Raïons qu'il nous est possible ; l'Image n'est dépeinte que sur une très petite portion de la Rétine: Le Disque du Soleil nous paroît beaucoup plus petit.

Ce que je viens d'indiquer , pour expliquer la différence de la grandeur aparente du Soleil , me servira également pour rendre raison *du retard* de la progression de la Lumière.

Si , lorsque le Soleil est à nôtre Horison, les Raïons de Lumière sont *retardés* de sept minutes & demie , ils ne le sont pas d'une minute , lorsqu'il est dans son Midi.

Il me paroît très aisé de comprendre, que les Raïons du Soleil à l'Orient trouvent dans l'Athmosphère à peu près une égale quantité de Vapeurs qu'ils en rencontrent lorsque le Soleil est au Méridien. Il y auroit donc parité d'obstacles dans l'Athmosphère, le matin & à midi.

Mais le matin, les Raions frisent la surface des Terres & des Mers. Le nombre prodigieusement immense de Vapeurs, que ces Raions traversent, leur fait faire un nombre immense d'angles; quand même ce ne sont pas des angles aigus, ou droits. Ce ne sont que des angles obtus, j'en conviens. Il sont donc coude. Ils sont donc contraints de dériver, come un Vaisseau entraîné par différents Courants. Ces Dérives *allongent* le Chemin, non seulement par les angles que les Raions sont contraints de décrire, mais aussi, parce qu'ils sont émouffés & afoiblis par la résistance qu'ils ont essuïée. Les Dérives & l'amortissement *retardent* la progression. Il ne faut donc pas être surpris, si les Raions qui viennent dans un instant jusqu'à nôtre Athmosphère y sont *retardés* à l'Orient de sept minutes & demie, & au midi, peut être d'une Seconde.

Il n'est pas possible d'établir de règle générale & fixe *du retard*, parce que nôtre Athmosphère ne contient pas toujours une égale quantité de Vapeurs. Plus nôtre Hémisphère en est chargé, plus il y a de Réfractions; plus les Raions décrivent d'angles; plus ils trouvent d'obstacles, plus aussi il y a de *retard*. Moins l'Air est chargé de Vapeurs, come après la Pluie, ou par un Vent sec, moins les Raions rencontrent d'Obstacles;

moins ils souffrent de Réfractions , moins aussi il y a de dérives & de retard. Il y a aussi, à mon avis , une différence notable en Été & en Hiver , dans la quantité du Retard.

En Été, les Raïons du Soleil tombants presque perpendiculairement, les Réfractions sont moins considérables : Il y a moins de Retard.

En Hiver, les Raïons sont plus obliques. Les Réfractions sont dès là beaucoup plus considérables. Le Retard l'est aussi, tant par les angles plus marqués que sont les Réfractions , que par le plus grand nombre de Vapeurs que les Raïons traversent.

6°. Toutes les Automnes nous avons des preuves démonstratives des deux vérités que je viens d'établir.

Souvent le Brouillard se soutient jusques à dix heures & à Midi. Lorsqu'il comence à se dissiper, nous pouvons impunément regarder le Soleil fixement. Son Disque nous paroît aussi grand qu'à son lever, par les raisons que je viens d'indiquer. Dès que le Vent, ou le Soleil nous ont entièrement délivré du Brouillard ; il faudroit être l'Oiseau de Jupiter, pour soutenir les Raïons ardents du Soleil. Les Raïons de Lumière sont donc plus ou moins vifs, plus ou moins réfractés, & dès là plus ou moins retardés.

7°. Je dis la même chose du Disque de la Lune & de la progression de ses Raïons, lors-

qu'elle est à l'Horison & au Méridien. Ce sont les mêmes Raisons de la différence des grandeurs du plus & du moins de réfraction apparentes, & du plus & du moins de *retard* des Raions lumineux, que la Lune nous réfléchit. Même cas, même Règle; Mêmes Conséquences.

8°. J'ai encore une preuve démonstrative, que les Raions du Soleil sont réfractés, & dès là *retardés* dans leur Progression jusques à nous.

C'est un fait. Lorsqu'il y a un Eclipsé central du Soleil, on voit aux bords ombrés de la Lune, & dans son Disque, un *Aneau lumineux*.

*Newton* a expliqué ce fait par l'Inflexion des Raions du Soleil, qu'il nomme *Diffraktion*. Ces Raions, dit ce célèbre Anglois, tombants sur la Surface des bords de la Lune, fléchissent, ils se courbent, & font voir dans les bords de son Ombre un *Aneau radieux*.

Quand on a demandé à cet Illustre Savant, quelle étoit la *Cause* de cette Inflexion des Raions, ou de cette *Diffraktion*, il a répondu, que c'étoit l'*Attraction*.

J'aimerois autant qu'on me régalat des *Qualités occultes*, ou de la *Simpatie* des Anciens Scholastiques.

Cette qualité ou Vertu *attractive* ne pourroit être que dans l'*Ombre*, ou dans le *Corps même* de la Lune.

Si l'*Ombre* a cette Vertu *attractive* pour les

Raions lumineux, le Centre de la Lune étant alors le plus ombré, l'Inflexion, ou la *Diffraktion* des Raions devoit se faire jusqu'au Centre. Dans le plus fort de l'Éclipse, nous verrions la Lune éclairée, come elle l'est dans son plein.

Si cette *Vertu attractive* est attribuée à la Lune même, coment ne l'a-t-elle pas dans sa face oposée au Soleil? Quelle *Force attractive* a donc le côté inférieur de la Lune, de plus que le côté supérieur? Les Raions s'aprochant du côté supérieur de la Lune, avant que de raser ses bords, & avant que de s'aprocher de sa face inférieure; par le droit du premier occupant, l'*Attraction* de la face supérieure devoit arirer tous les Raions, & l'*Attraction* de la partie inférieure viendroit à tard.

Cet *Aneau lumineux*, qui, dans les Éclipses totales de Soleil paroît au bord ombré de la Lune, me prouve trois vérités, qui font à mon but actuel, renvoiant les autres conséquences à la Pièce suivante.

1°. Cet *Aneau lumineux* prouve: Que la Lune est une Masse à peu près de même nature que nôtre Globe Terrestre, puisqu'il s'élève de la Lune des Vapeurs & des Exhalaisons qui se souviennent dans son Athmosphère, come il y en a dans le nôtre. Il n'y a que l'impudent *David Fabricius* qui se soit

vanté d'avoir vû dans la Lune des Animaux & des Habitans. Cette Question n'est pas de mon but, & je ne prendrai pas sur moi de la décider, quelque probable qu'elle puisse être.

2°. Cet Aneau lumineux démontre, que les Raïons du Soleil, qui s'étendant obliquement, frisent les bords de la Lune, ont rencontré des Vapeurs, au dessus, à côté, & au dessous de la Lune. Tous ces Raïons ont souffert une Réfraction dans chacune des particules de Vapeurs qu'ils ont pénétrées. Ces Réfractions les ont fait *aprocher de la perpendiculaire*, qui les conduit naturellement, & par toutes les Règles des Réfractions, sous les bords ombrés de la Lune. De là, ils font leur progression jusques à ce qu'ils soient sortis de l'Athmosphère des Vapeurs de la Lune. Dès là, ils viennent en droite ligne jusqu'à nôtre Athmosphère de Vapeurs, où ils souffrent encore des Réfractions, qui les font toujours *aprocher de la perpendiculaire*. Ces Raïons venant à nous avec assés de force pour exciter la sensation de la Lumière, nous font juger qu'ils partent du bord ombré de la Lune, & qu'elle a un Cercle lumineux.

3°. La troisième Vérité, qui est ici capitale de mon but, est que toutes ces Réfractions font autant d'écartes que font les Raïons lumineux. La prodigieuse quantité d'angles que ces Raïons décrivent en se ré-

fractant, les détournent de la ligne droite, & conséquemment *retardent leur progression.*

Ce sont précisément les mêmes raisons qui *retardent* en tout tems les Raions du Soleil, plus & moins, à proportion des obstacles qu'ils rencontrent.

Je dis la même chose des Raions lumineux, qui nous viennent des Etoiles fixes, Il ne me paroît pas raisonnable de penser, qu'il leur faille 6. à 36. ans pour venir à nous. Je crois que dans un instant, ils viennent à nôtre Athmosphère. Si dans leur route, ils frisent les bords d'une Planète, les Vapeurs qui s'en élèvent, retardent ces Raions. Lorsqu'ils ne rencontrent aucune Planète, ils viennent *dans un instant* jusqu'à nôtre Athmosphère, par l'éfet de la Force Elastique de la Matière subtile, qui est le Véhicule de la Lumière.

Un Ressort, qui est tendu vivement, se détend avec une vigueur proportionnée. Celui qui n'est tendu que modiquement & foiblement, se détend de même.

Près des Etoiles fixes, les Ressorts de la Matière Etherée sont tendus avec une violence extrême par ces Océans ignés. A la longue, cette violente tension diminue insensiblement, & conséquemment ces Ressorts produisent des Efets moins marqués.

C'est par cette raison que le Disque apàrent

des Etoiles fixes, est un nombre innombrable de Millions de fois plus petit, que le Disque réel de ces Corps d'une grandeur immense.

Dans nôtre Athmosphère, les Raïons, procédants des Etoiles fixes, sont plus retardés que ceux du Soleil, parce que venants d'infiniment plus loin, ils sont moins vifs, & plus aisément émouffés, en traversant les particules de Vapeurs.

Voilà, à ce que je crois, *la cause du Retard*, dans la progression des Raïons de Lumière, dès les Astres à nous.

*Donc* : *Newton* & *Mr. de Voltaire* se sont fort trompés, en cherchant dans *ce Retard* de la Progression des Raïons, une preuve du *long Voïage* que ces Savants font faire à la Substance lumineuse des Astres.

*Donc* : Ils ne se sont pas moins trompés en alléguant *ce Retard* de la Progression des Raïons, come une démonstration de l'Erreur du Siftème de *Descartes*. Par mon explication, il me paroît évident, que *Descartes* a plus aproché de la Vérité que *Newton* & *Mr. de Voltaire*.

*Donc* : Ma tache actuelle est remplie. Si c'est à vôtre satisfaction, *Messieurs*, & à celle de vos Lecteurs, j'en serai encouragé à vous assurer d'autant plus fréquemment, du dévouement cordial avec lequel j'ai l'honneur d'être.



## REMARQUES

Sur le Discours de M. J. JACQUES ROUSSEAU,  
concernant l'origine & les fondemens de  
l'inégalité parmi les Hommes.

LES Paradoxes de M. ROUSSEAU ont déjà infiniment exercé les Plumes savantes. Son Discours contre les Sciences & les Arts, couronné par l'Académie de Dijon, a été réfuté solidement par des Génies du premier Ordre, & probablement celui dont il s'agit n'enfantera pas moins d'Écrits. Le premier tendoit à ravaler les Sciences & les Arts, & le second à ravaler l'Homme. Outre les polies & judicieuses Réflexions, insérées dans le *Journal Helvétique d'Août*, sur ce nouveau Discours; il nous est parvenu différentes autres Pièces, tendantes à démontrer que les idées de M. Rousseau sont opposées au *Vrai*, aussi bien qu'au Bonheur de la Société & de ses Individus; mais les bornes d'un Ouvrage périodique, ne nous permettront pas de faire usage de tous ces Morceaux. Nous nous contenterons ce Mois-ci, de donner des Observations critiques, sur quelques endroits de ce Discours, dans lesquelles l'Auteur s'est proposé de démontrer, contre Mr. Rousseau, que *Tout est bien*, dans le Plan de la Providence.

Mais come ce Discours, quoi qu'il soit imprimé & fasse beaucoup de bruit, n'est pas bien connu dans tous les endroits où nôtre Journal se répand, il convient d'en donner ici une idée.

Ce Discours doit sa naissance à la Question proposée par l'Académie de DIJON: *Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les Hommes, & si elle est autorisée par la Loi naturelle ?*

L'Auteur a saisi le côté paradoxal, ainsi qu'on l'a vû dans les Réflexions du Journ. d'Août, & qu'on le verra plus particulièrement dans les Observations critiques qui suivront. Il eût été à désirer, que M. Rousseau eût préféré le sens contraire, & qu'il eût employé, pour prouver les avantages de la Société, cette Eloquence mâle & persuasive, cette vivacité de Stile, & cette force de Logique dont il s'est servi, pour en montrer les défauts ou les abus. Suivant M. DE VOLTAIRE \*, *on n'a jamais employé tant d'esprit à nous rendre bêtes.* Eloigné de l'idée, que les Sciences soient nuisibles, ce Grand Poète observe judicieusement; que ni Cicéron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace ne furent pas les Auteurs des Proscriptions de Rome; que le badinage

D d de

\* Lettre de M. de Voltaire à M. Rousseau, imprimée à la suite de l'Orphelin de la Chine.

de *Marot* n'a pas produit la *St. Barthelemi*, & que là Tragédie du *Cid* ne causa pas les Guerres de la *Fronde*; que les grands Crimes n'ont été comis que par de célèbres Ignorans; & que ce qui fera toujours de ce Monde une Vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable Orgueil des Homes. Les *Lettres*, ajoute M. de Voltaire, *nourissent l'Ame, la rectifient, la consolent, & elles font*, dit-il à M. Rousseau, *vôtre gloire, dans le tems que vous écrivez contr'elles.*

Revenons encore un moment au Discours. L'Épître dédicatoire à la République de GENEVE, est d'une grande beauté. Il loue délicatement la Constitution & la Sageffe de son Gouvernement. Il parle de son Père & des Citoïens de Genève, en termes remarquables: *Je ne me rapelle point*, dit-il, *sans la plus douce émotion, la mémoire du vertueux Citoïen, de qui j'ai reçu le jour, & qui souvant entretint mon Enfance du respect qui Vous étoit dû. Je le vois encore, vivant du travail de ses mains, & nourrissant son Ame des Vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque, & Grotius, mêlés devant lui, avec les Instrumens de son Metier. Je vois, à ses côtés, un Fils chéri, recevant, avec trop peu de fruit, les tendres Instructions du meilleur des Pères. . . . Tels sont, Magnifiques & très honorés Seigneurs, les Citoïens & même les*

*simples Habitans , nés dans l'Etat que vous gouvernez. Tels sont ces Homes instruits & sensés , dont , sous le nom d'Ouvriers & de Peuple , on a chez les autres Nations des idées si basses & si fausses. Mon Père , je l'avoüe avec joie , n'étoit point distingué parmi ses Conci-toïens : Il n'étoit que ce qu'ils sont tous ; & tel qu'il étoit , il n'y a point de País où sa société n'eût été recherchée , cultivée , même avec fruit , par les plus bonêtes Gens.*

La Peinture que M. Rousseau fait ensuite du Beau-Sexe de Genève est curieuse & intéressante. Ce Sexe charmant paroît dissiper sa Misantropie : Il lui fait reprendre les sentimens naturels & rentrer dans le Vrai ; il est pénétré du Mérite de ses aimables Conci-toiennes , & voici le beau Tableau qu'il nous en donne : *Quelle touche ! Quel coloris ! dit-il, C'est l'Eve de Milton , dans l'état de pure innocence. Pourrois-je oublier , s'écrie-t'il tendrement , cette précieuse Moitié de la République , qui fait le bonheur de l'autre , & dont la douceur & la sagesse y maintiennent les bones Mœurs ! Aimables & vertüeuses Citoiennes , le sort de vôtre Sexe sera toujours de gouverner le nôtre ! Heureux , quand vôtre chaste Pouvoir , exercé seulement dans l'Union conjugale , ne se fait sentir , que pour la Gloire de l'Etat & le Bonheur public ! C'est ainsi que les Femmes*

comandoient à Sparte, & c'est ainsi que vous méritez de commander à Genève. Quel Homme barbare pourroit résister à la Voix de l'Honneur & de la Raison, dans la bouche d'une tendre Epouse ; & qui ne mépriseroit un vain Luxe, en voïant vòtre simple & modeste Parure, qui, par l'éclat qu'elle tient de vous, semble être la plus favorable à la Beauté ? C'est donc à vous, de maintenir toûjours, par vòtre aimable & innocent Empire, & par vòtre Esprit insinuant, l'amour des Loix dans l'Etat, & la Concorde parmi les Citoïens ; de réunir, par d'heureux Mariages, les Familles divisées ; & sur tout, de corriger, par la persuafrve douceur de vos Leçons, & par les graces modestes de vòtre Entretien, les travers que nos Jeunes-Gens vont prendre en d'autres Païs ; d'où, au lieu de tant de choses utiles, dont ils pourroient profiter, ils ne raportent, avec un Ton puéril & des Airs ridicules pris parmi des Femmes perduës, que l'admiration de je ne sai quelles prétendües Grandeurs, frivoles dédomagemens de la SERVITUDE, qui ne vaudront jamais l'AUGUSTE LIBERTE'. Soïez donc toûjours ce que vous êtes, les châstes Gardiennes des Mœurs & les doux Liens de la Paix. Continués de faire valoir, en toute ocaïon, les droits du Cœur & de la Nature, au profit du Devoir & de la Vertu. . . . Qu'une Jeunesse dissolüe, ajoute-il, aille chercher ailleurs, des Plaisirs faciles, & de

*longs Repentirs. Que les prétendus Gens de goût admirent en d'autres Lieux, la grandeur des Palais, la beauté des Equipages, les superbes Ameublemens, la pompe des Spectacles, & tous les raffinemens de la Molléssé & du Luxe. A Genève, on ne trouvera que des Homes: Mais un tel Spectacle a bien son prix, & ceux qui le rechercheront vaudront bien les Admirateurs du reste.*

Coment concilier des Idées si philosophiques, si justes, avec les Paradoxes, que le Discours renferme, & que l'Auteur de la Pièce qui va suivre, relève méritoirement ?

### TOUT EST BIEN.

*Dans l'Homme, tel qu'il est, ce qui paroît un Mal, Est la source d'un Bien, dans l'Ordre général.*

POPÉ.

Un Misantrope, qui semblable à celui que Molière a dépeint, vouloit perdre son Procès pour avoir droit de fronder ses Juges, voudroit aussi faire un Portrait hideux du Genre Humain, pour avoir droit d'en médire, & se faire un titre de s'écrier, *Tout est mal.* Que je plains ces Génies atrabilaires, qui ne voient les Objets que du mauvais côté, qui semblent ne se nourrir que de Fiel & d'Absinthe & ne marchent que sur des Epines. Ils ne distinguent point, dans leur sombre

manie, les Vertus des Vices, & moissonnent indifféremment le bon Grain & l'Yvroie; ils font moins la Critique des défauts des Hommes, qu'il n'en font la Satire. Déclamateurs outrés, les Usages les plus innocens sont des Abus criminels; \* ils prêchent sans cesse contre la Corruption des Mœurs, & pour nous en garantir ils voudroient nous réduire à la condition abjecte des Sauvages, ou même des simples Animaux:

Heureux encore de pouvoir les imiter. L'un de ces Philosophes austères ne pense pas assez honorablement de la Race humaine, pour croire qu'elle puisse atteindre à l'industrie de celle des Bêtes; du moins, suivant lui, n'y atteint-elle que difficilement.

*Les Hommes, dit-il, dispersés parmi les Animaux, observent & imitent leur industrie; & s'élèvent ainsi jusqu'à leur instinct. L'Homme, ajoute-t'il, ne diffère de la Bête que du plus au moins. Quelques Philosophes ont même avancé, qu'il y a plus de différence de tel Homme à tel Homme, que de tel Homme à telle Bête; mais les Talens de*

\* La *Simplicité* ne consiste pas uniquement à n'habiter que des Cabanes, & à ne se nourrir que de glands; la simplicité des Mœurs peut se trouver dans le Sein du Luxe, & au milieu des Palais les plus magnifiques: Elle consiste à observer le bien-séances, sans attachement aux Dignités & aux Richesses.

de l'Homme se perfectionent ; ses organes, l'usage de la Parole, son penchant & ses besoins le rapprochent de ses semblables & l'obligent de vivre avec eux. Selon le même Auteur *L'Entendement humain doit beaucoup aux Passions, elles font ce que la Raison ne pourroit faire ; c'est par leur activité qu'elle se perfectione ; nous ne cherchons à conoitre, que parce que nous desirons de jouir & il n'est pas possible de concevoir, pourquoi celui qui n'auroit ni desirs ni craintes, se doneroit la peine de raisonner, & puis raisonner est contre la nature, & d'un Animal dépravé.*

Les inventions & ces découvertes que l'Homme doit à la Raison, lui sont même, à entendre cet Ecrivain, plus nuisibles qu'utiles. *C'est, dit-il, nôtre industrie qui nous ôte la force & l'agilité que la nécessité oblige l'Homme Sauvage d'aquérir. S'il avoit une Hache, son Poignet romproit-il de si fortes Branches ? S'il avoit une Fronde, lanceroit-il, de sa main, une Pierre avec tant de roideur ? S'il avoit une Echelle, grimperoit-il si légèrement sur un Arbre ?* Je lui répondrai qu'avec ces secours il fera tout cela avec plus de facilité & de promptitude ; & je trouve qu'à cet égard, *Tout est bien.* Pour prouver que l'Etat de pure nature & d'égalité parfaite n'est pas le meilleur, il n'y a qu'à faire ce raisonnement. Dieu veut

ce qui nous convient le mieux , il a voulu l'état de Société, il a voulu établir entre les Hommes de la Subordination ; donc cet état est le meilleur.

Un Roi d'*Arragon*, eût l'audace de dire que si Dieu l'eût appelé dans son Conseil, lorsqu'il créa le Monde, il lui auroit donné de bons avis. Pour moi, je me repose parfaitement sur l'Être suprême, & je suis persuadé que son Plan est toujours le meilleur. Un Être Tout Puissant & Tout Parfait, auquel rien ne coûte, & qui ne trouve aucun obstacle dans l'exécution de ses desseins, ne peut rien créer d'imparfait & de défectueux. Le Néant obéit à sa voix, & il voit, d'un coup d'œil toutes les faces du plus vaste Edifice. Ses Loix générales, toujours sages, tendent toutes au bien général: Il vaut mieux qu'un Particulier souffre, que le Public; Dieu habite dans la Lumière, & il n'a pour bornes que l'Immensité. L'ouvrage de l'Être Infini est aussi parfait que lui. Plein de respect, & me renfermant dans mon Néant, je m'écrie avec admiration, *Tout est bien.*

Si je contemple le Monde Physique, je vois des Montagnes couvertes de Neiges, & bordées de Précipices. Au premier aspect je suis tenté de dire, *C'est un Mal*; mais lors que j'examine avec plus d'attention, & que je considère que ces Montagnes si agrestes &

si afreufes, font la Source des Rivières & des Fleuves, qu'elles donnent naissance aux Métaux, & qu'elles renferment les Mines les plus précieuses, je mécrie, *C'est un bien.*

Il pleut ici sur un Fond humide & marécageux; les Semences inondées pourrissent en terre, & ne se dévelopent point; je mécrie, *c'est un Mal.* Mais le terrain du Fond le plus proche est sec & pierreux, la Pluie met en mouvement les Sucs & les germes; ils se déploient; bientôt la Terre les voit sortir de son Sein, & se couvre de Fleurs & de Fruits: Je mécrie alors *Tout est bien.* Mon exclamation sera d'autant mieux fondée, que le Domaine que la Pluie rend fécond, est plus vaste, que celui qu'elle rend stérile.

A l'égard du *Monde Moral.* Je vois les Passions qui, come des Vents furieux, semblent désoler toute la Terre; je suis encore tenté de dire, *c'est un Mal*, mais si je considère leurs étets, j'aperçois l'*Ambition*\*, qui excite les Talens & les développe, qui

s'o-

\* On ne considère ici l'*Ambition*, que come la Cause des belles Actions; on suppose qu'elle ne nous élève au dessus de nos Egaux, que dans la vüe de faire leur bonheur: Il est à craindre qu'un zèle immodéré pour la Liberté ne nous entraîne trop loin, & ne nous porte à la Licence.

s'opose à la Paresse, qui donne de l'éclat aux Vertus, & qui ne foumet les Homes à son Empire, que pour les assujettir aux Loix de l'Ordre, & réprimer la Licence.

*Tel qui de noirs forfaits a doné les exemples ,  
S'il eut aimé la gloire eut mérité des Temples ;*

On pourroit pousser plus loin cette idée, & faire voir que le Gouvernement, soit Monarchique, soit Républicain est conforme au Climat & au Génie de chaque Nation, & qu'à cet égard encore, *Tout est bien.*

Je vois l'Avarice, qui pour amasser des Trésors, franchit les Montagnes les plus escarpées, & les Fleuves les plus dangereux. Les Mers même ne sont pas une barrière capable de l'arrêter; au contraire, elles ouvrent un Pont de communication aux Nations les plus éloignées. L'Avarice ne se propose que d'aquerir de l'Or & de l'Argent; mais la Providence tourne au bien general l'intérêt particulier, & fait que les Conoissances s'étendent & se comuniquent, & que le superflu d'un Pais fournit au nécessaire de l'autre.

Mais la Volupté & l'Amour à quoi sont-ils bons? Leur usage est excellent, pourvû qu'on les retienne en de justes bornes; ils adoucissent la férocité des Homes, ils les lient & les unissent entr'eux, & répandent dans leur Commerce cette douceur, & ce

charme qui en font l'agrément ; à cet égard encore, je m'écrie , *Tout est bien.*

J'entens un Philosophe qui me dit, *Les Sauvages ne connoissent ni l'Ambition, ni L'Avarice, ni l'Amour, en sont-ils moins heureux? Peut-être : Mais sommes nous sûrs qu'ils ignorent ces Passions? Ils aiment à se distinguer de leurs semblables, à amasser des Coquilles, à plaire à leurs Maitresses ; ils dansent autour d'elles ; ils chantent même , à ce qu'on dit, pour les amuser ; tout cela n'est-il pas le caractère & le langage des Passions? Par tout où il y a des Homes, elles les suivent, & tous les Peuples se ressemblent par cet endroit. Les seuls biens, dit-on, que connoissent les Sauvages, sont le repos, la nourriture, & une femelle. Hé bien ! Nous qui sommes policés & plus éclairés nous connoissons des biens plus délicieux & plus sublimes. Nous aprenons les Arts & les Sciences ; nous avons des Villes, des Universités, nous avons le sentiment plus vif & plus délicat. En sommes nous moins heureux ?*

*Tout est bien.*

Oui? Nous en sommes moins heureux, repliquera nôtre Philosophe : Ecoutons le lui meme ; son langage a tant de feu & d'énergie : *Le Luxe, dit il, qui s'est introduit dans la Société, est le pire de tous les maux, dans quelque Etat grand ou petit que ce puisse*

ce, & qui, pour nourrir des foules de Misérables & de Valets qu'il a faits, acable & ruine le Laboureur & le Citoyen ; semblable à ces vers brulans du midi, qui couvrant l'Herbe & la Verdu're d'Insectes dévorans, ôtent la subsistance aux Animaux utiles, & portent la peste & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir \*.

N'y auroit-il point une sorte de Luxe dans ces Figures de Rhétorique qu'emploie souvent notre Orateur ? Tantôt ce sont des Comparaisons fleuries, tantôt des Exclamations, des Apostrophes & des Hiperboles : Malheureusement, tout cela ne prouve rien. Il faut démontrer que le Luxe est le plus grand de tous les Maux ; & c'est ce qui n'est pas prouvé. Le Luxe seroit, à la vérité, fort utile parmi les Sauvages auxquels les Etoffes d'Or & de Soie ne sont pas nécessaires ; mais dans la Société, ces Etoffes font vivre une infinité d'Ouvriers, qui sans cela mourroient de faim. Le Luxe est à leur égard,

comme

\* Mr. Rousseau qui condamne le Luxe admet des principes qui ne sont pas moins dangereux ; celui-ci par exemple, *Tout est à tous*, qu'il croit fondé sur le Droit naturel. Si ce principe est vrai, celui-ci l'est pas moins : *Rien n'est à personne & tout appartient au premier Occupant*. Source de divisions & de Guerres, qui ne peuvent être terminées que par force & la violence.

come une douce Rosée, qui rafraichit & humecte l'Herbe brulée & desséchée par l'ardeur du Soleil. Il en est peut-être du Luxe, come des Sciences & des Beaux-Arts, c'est un Champ fertile & riant où l'on trouve moins d'Epines que de Fleurs; les Fruits qu'on recueille animent à de nouveaux succès.

Un Esprit juste ne condamnera jamais le Luxe indistinctement. Il est certain qu'il ne convient point dans une République naissante ou petite \*. Avant que d'aquerir le superflu, il faut se pourvoir du nécessaire. Mais dans un Roïaume riche & puissant; le Luxe grossit ses Richesses, en exerçant l'industrie de ses Habitans, en excitant leur émulation, & en développant leurs talens. Le Luxe, devenu nécessaire, fournit à nos besoins, & lie les Homes entr'eux.

Mais repliquera nôtre Philosophe, *Il est impossible d'imaginer pourquoi dans l'Etat primitif, un Home auroit plutôt besoin d'un autre Home, qu'un Singe, ou un Loup de son semblable, ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit porter l'autre à y pourvoir, ni même, en ce dernier cas, coment ils pourroient convenir entr'eux des Conditions.*

Pour-

\* *Sachés que le Luxe enrichit  
Un grand Etat, s'il en ruine un petit.*

VOLTAIRE.

Pourquoi supposer l'*Etat primitif*, qui ne subsiste plus, & qui n'a peut être jamais été qu'une chimère? On pourroit même nier que dans cet état l'Homme n'eût jamais besoin du secours d'un autre Homme. Les Sauvages se prêtent mutuellement quelque assistance. Dans l'Etat de Société, les motifs de se secourir réciproquement se multiplient. L'Honneur nous en fait un devoir, l'Intérêt nous y engage quelquefois, & la Compassion nous y porte naturellement.

Mr. Rousseau m'arrêtera ici, & me dira, se peignant lui-même, en soutenant son Hypothèse, *Si l'on me répond que la Société est tellement constituée, que chaque Homme gagne à servir les autres; je répliquerai, que cela seroit fort bien, s'il ne gaignoit encore plus à leur nuire; il n'y a point de profit si légitime, qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement, & le tort fait au Prochain est toujours plus lucratif que les Services.*

Quelle proposition! Quoi, la fraude & le larcin, produiront plus d'avantages qu'un travail légitime? Le profit sera plus grand à faire le mal, qu'à faire le bien, & il faudra être Voleur pour gagner beaucoup! Quel affreux Paradoxe! Écoutons-le encore; *Qu'on me vante tant qu'on voudra la Société humaine, il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte naturellement les Hommes à s'entrehaïr, à proportion*

que leurs intérêts se croisent. A l'aspect d'un Home souffrant, ils diront en secret, *Péris si tu veux, je suis en sûreté. On peut impunément égorger son semblable sous sa Fenêtre, il n'a qu'à mettre ses mains sur ses Oreilles, & s'argumenter un peu, pour empêcher la Nature qui se révolte, de s'identifier avec celui qu'on assassine.*

Mr. *Rousseau* croit que c'est la Raison & la Philosophie, qui nous rendent si durs & si insensibles au danger & aux Maux du Prochain. Je pense au contraire, que la délicatesse du sentiment, & l'Humanité se trouvent plutôt dans les Persones, qui ont l'Esprit cultivé, que dans les autres. J'ai vu la Populace exciter la colère des Combattans, & se plaire à les voir s'entredéchirer. La Compassion & la Pitié sont peut-être un effet de l'amour de soi-même; plus on s'aime soi-même, plus on craint de se voir exposé au même péril, dont on est le Spectateur; plus on a à perdre, plus l'Ame est agitée. Un Esprit lourd & grossier est moins touché, & se meut plus difficilement qu'un Cœur tendre & délicat.

Mr. *Rousseau* qui se pique de compassion, semble cependant approuver l'usage qui s'étoit introduit à *Sparte*, de faire mourir les Enfans mal construits; come si la force & la vigueur de l'Esprit dépendoient de la forme extérieure?

On diroit, à lire les Ouvrages de Mr. Rousseau qu'il est en colère contre tous les Homes ; mais sur tout contre ceux qui sont plus éclairés que les autres. On ne sauroit employer plus d'Esprit, de Savoir & de Raison, à prouver, qu'il faut proscrire l'Esprit, le Savoir & la Raison. Aiant fait un Tableau si affreux, & des Homes & de la Société, il n'est pas surprenant qu'il se soit fait peindre, à la tête de son Livre *sur l'inégalité des Homes*, sous la figure d'un *Hotentot*, qui se dispose à quitter l'*Europe*, pour retourner en *Amérique*, chez les Sauvages.

M. Rousseau aiant dédié son Discours à la République de *Genève*, j'ai crû en qualité de Citoyen, avoir droit d'en porter mon jugement. On retrouve dans ce Discours les mêmes principes qui sont semés dans tous ses Ecrits. Un grand zèle pour la Liberté, un grand amour pour l'indépendance, & une grande horreur pour les Belles Lettres & les Sciences, dont l'Auteur fait sans cesse usage : C'est un Ingrat qui parle contre ses Bienfaitrices ; car il leur doit ses talens & ses conoissances. Otés les aux Homes, ils retomberont bien-tôt, dans une brutale ignorance, qu'accompagne & la grossièreté des Vices, & la férocité des Passions.

Je le répète encore, *Tout est bien.* M.

Rouss

Rousseau dit au contraire *Tout est mal. Aura-t'il bien des Partisans?*

Entre plusieurs Comparaisons ingénieuses que son Discours renferme, j'en citerai une qui m'a frappé : *Come un Courfier indomté, dit-il, hérisse ses Crins, frappe la terre du pied, & se débat impétueusement à la seule aproche du Mords, tandis qu'un Cheval dressé souffre patiemment la Verge & l'Epéron; l'Homme barbare ne plie point sa tête au Joug, que l'Homme civilisé porte sans murmure, & il préfère la plus orageuse Liberté à un Assujettissement tranquile.*

Je demande à Mr. Rousseau, lequel vaut mieux, ou un Courfier indomté, dont on ne peut & dont on n'ose faire usage, ou un Cheval dressé, qui souffre patiemment la Verge & l'Epéron? L'Homme civilisé, qui porte sans murmure le Joug n'est-il pas plus heureux qu'un Barbare, qui préfère la plus orageuse Liberté, à un Assujettissement tranquile, qui assure les Biens, l'Honneur & la Vie? L'Ordre, la Subordination l'Inégalité des Biens ne sont-ils pas nécessaires au bonheur de la Société?

*L'Ordre veut que les uns brillent par la Sagesse, Les autres par le Rang, ceux-ci par la Richesse, Ceux-là par leurs Talens, tandis qu'abandonnés, Sans aucun de ces Dons, la plupart semblent nris. Mais que de distribuant les Biens de la Fortune, Il en forme pour tous une Masse commune;*

*De cette égalité naistroient mille débats ,  
L'Home seroit en proie à d'éternels combats.*

P O E T E .

Voici encore une Comparaison de ce dernier Auteur , bien propre à faire sentir l'utilité des Loix & de la Raison.

*La Vie est une Mer , où sans cesse agités ,  
Par de rapides Flots nous sommes emportés.  
La Raison, que du Ciel nous eûmes en partage ,  
Devient nôtre Bouffole , au milieu de l'Orage ,  
Et son Flambeau divin prompt à nous éclairer ,  
A travers les Ecueils peut seul nous rassurer.*

„ Dans la Société, dit encore Mr. Rouf-  
„ seau, l'Home originel s'évanouissant par  
„ degrés, la Société n'ofre plus aux yeux du  
„ Sage, qu'un assemblage d'Homes artifi-  
„ ciels & de Passions factices, qui sont l'ou-  
„ vrage de toutes ces nouvelles relations.  
Le même Auteur lui répondra :

*Mais de ces Passions les mouvemens contraires ,  
Sur ce vaste Océan sont des Vents nécessaires.  
C'est par les Passions, que l'Home est excité ,  
L'Ame en tire sa force & son activité.*

M. Rousseau insiste : „ Dans la Société l'on  
„ voit une poignée de Puissans & de Riches,  
„ au faite de la Grandeur & de la Fortune,  
„ tandis que la foule rampe dans l'obscurité  
„ & dans la misère; c'est que les premiers  
„ n'estiment les choses dont ils jouissent,  
„ qu'au-

» qu'autant que les autres en sont privés ,  
 » & que sans changer d'état, ils cesseroient  
 » d'être heureux , si le Peuple cessoit d'être  
 » misérable.

Quelle étrange idée ! Quoi ! Ce qui fait le bonheur du Riche seroit la misère du Pauvre ! J'aurois autant dire , que nous n'estimons la Santé , que parce qu'il y a des Malades , & que nous ne faisons cas de la Vue , que parce qu'il y a des Aveugles. Il est naturel de penser , que la diversité des Conditions fait le Nœud & l'Harmonie de la Société. Le Riche a besoin des Services du Pauvre , & le Pauvre a besoin de l'Argent du Riche. A la vue de cette dépendance réciproque & nécessaire , je m'écrie , *Tout est bien* , & je me rappelle encore cet endroit de Pope :

*L'Etat le plus abject , come le Rang supérieur ,  
 Est le dehors de l'Homme , & non pas l'Homme même.  
 Des besoins mutuels , le concours nécessaire ;  
 Du bonheur , réciproque est la Source ordinaire.  
 Cet Ordre unit entr'eux tous les Etres divers  
 Destinés à peupler cet immense Univers.*

Que l'on compare enfin les avantages de la Société , avec ce Tableau de la simple Nature , embélie par les Fleurs de la Poésie , & que l'on dise ce qui vaut le mieux.

*Nos bons Aïeux alloient tout nus ;  
 Les Femmes étoient leur parure ;*

De la simple & sage Nature,  
 Ils suivoient tous les instituts;  
 Des Fruits, leur seule nourriture,  
 Ils mangeoient de bon apêtit;  
 Et ne buvoient que de l'Eau pure;  
 Le Gazon leur servoit de Lit,  
 Et le Ciel fut leur Couverture:  
 Ils vivoient, errans dans les Bois,  
 Dans la Paix & dans l'Innocence;  
 Chacun prenoit Femme à son choix,  
 Ses Atraits étoient sa Finance.  
 Sans soins, sans remors, sans science,  
 Les Mœurs leur tenoient lieu de Loix.  
 Dans la Divine Providence,  
 Leur Cœur mettoit sa confiance,  
 Et respectoit toujours sa Voix.

Le Tableau que je viens de faire;  
 Ne seroit-il qu'une belle Chimère?  
 Et pour l'Age d'Or, qui n'est plus,  
 Pousserions nous des regrets superflus?  
 De tout tems, je crois que les Hommes,  
 Ont été tels que nous le sommes,  
 Par le Faux, par le Vrai, tour à tour combatus  
 Et mêlés plus ou moins de Vices, de Vertus.

Dieu veut que tout ait son usage,  
 Et serve de Leçon au Sage.  
 Quelquesfois des Mortels, le Vice est le Lien,  
 Et le Mal peut conduire au Bien.

GENÈVE,

SEAN-



## SEANCE PUBLIQUE

*De l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de BESANÇON, du 24. Août 1755.*

**L'**Académie se rendit le matin à l'Eglise des *Carmes*, où on célébra la Messe en Musique; & le Père *Marsoudet*, Prieur de ce Monastère, prononça ensuite le Panégyrique de *ST. LOUIS*. L'Après-midi, elle s'assembla pour la distribution des Prix.

**M. DAGAY**, Abé de *Soréze*, Président de l'Académie, ouvrit la Séance, par des Considérations sur le génie des Langues Latine & Françoisé. *On ne peut juger*, dit-il, *que par comparaison du génie des Langues; & c'est dans cette comparaison, que les Latins s'enrichirent des dépouilles de la Grèce. Ils ne connurent bien le génie de leur propre Langue, qu'après qu'ils eurent dévoilé celui de sa Rivale. Charmés d'y trouver les termes propres aux Sciences & aux Arts, que Rome avoit ignorés jusqu'alors, ils lui cédèrent d'abord la préférence; mais Cicéron ne tarda pas à s'élever contre ce premier sentiment; il porta sa Langue au point de pouvoir enfin désavouer l'infériorité.*

M. Dagay compara ensuite le caractère respectif des Langues Latine & Françoise, & s'éforça de montrer, dans son parallèle, que cette dernière étoit enfin parvenue à la gloire de balancer les avantages de la première. Dans les différens traits, qui distinguent l'une de l'autre, il saisit les Inventions usitées dans la Langue Latine. Il lui reprocha de sacrifier souvent l'ordre & la clarté à une vaine harmonie. *Les idées, dit-il, sont souvent confonduës chez les Auteurs Latins : Ce qui doit précéder une Phrase, la termine ordinairement ; le sens en est interrompu ; & l'Esprit est sans cesse obligé de faire la séparation des Idées, come le Chimiste fait celle des Métaux. Les Auteurs François ont des termes clairs, pour rendre leurs Idées : Le commencement d'une Période annonce la Pensée, qui doit la finir. On n'est occupé, que de la chose présente ; & l'Esprit ne parcourant qu'un seul Objet à la fois, le saisit avec plus de vivacité, avec moins de distraction.*

Après ce Discours M. Dagay proclama les Ouvrages couronnés par l'Académie, & ceux qui furent jugés dignes d'un *accessit*.

Le R. Père Millot, Jésuite, demeurant à Dole, remporta le Prix d'Eloquence, sur ce Sujet : *Le seul amour du Devoir peut-il produire d'aussi grandes Actions, que le desir de la Gloire ?* Cette Question, suivant l'Orateur,

est décidée au fond de nos Cœurs. Qu'exigent les plus grandes Actions? Noblesse & élévation de sentimens, force & constance dans les dificultez, souvent même indifférence ou mépris pour la Gloire. *Il n'est point de sentimens si sublimes, que l'amour du Devoir ne puisse inspirer, point de dificultez si terribles où il ne puisse nous soutenir; il peut même se signaler par des prodiges, lors que le desir de la Gloire est sans action; il peut sacrifier la Gloire elle même: N'est-ce pas le comble de l'Héroïsme?*

Les Sentimens sont les Ressorts de nos Actions; plus ils ont de noblesse, plus ils ont d'activité. Les Sentimens, que l'amour du Devoir inspire, sont relatifs à l'idée sublime que la Raison se forme du Devoir: *Elle y reconoit ces Loix précieuses de la Nature, qui sont moins des Regles qui nous captivent, que des Lumières qui nous éclairent; elle y adore la Sagesse du Législateur Suprême, qui, en nous prescrivant ce que nous devons être, nous prescrit ce qu'il y a de plus digne de nous;... Elle y découvre le germe du Bonheur public, le Lien de la Société, le Frein du Vice, la Règle des Mœurs, la Source du vrai Mérite.* Pour mettre le dernier trait à son Tableau, l'Orateur emprunte de Platon cette belle idée, que *l'Héroïsme est le fruit de l'Amour; mais il s'agit d'un Amour pur & céleste; c'est l'Amour de*

ce Beau essentiel, supérieur aux caprices de l'Opinion, inaccessible aux atteintes du Sort; l'Amour de l'Honête, l'Amour du Devoir & de la Vertu. Un Cœur, pénétré de cet Amour, s'élançe au dessus de la Sphère comune, & regarde en pitié ce Néant, dont les Passions font leur Idole. Il volé: Où? A des Travaux immenses, dont la Société recueillera tout le fruit. A ces dévoiemens mémorables, trop souvent noïés dans l'Oubli, qui demontrent, qu'aux yeux de la Sagesse; la Patrie n'est pas une Chimère, que la Justice, l'Amitié, l'Humanité sont de grands Objets &c. . . . O vous, s'écrie l'Orateur, que la Grèce, Rome & tout l'Univers ont placé au premier rang des Humains! Héros de la Vertu, devant qui les Héros de l'Ambition disparaissent, montrés vous ornés de vos Faits, non de vos Trophées; venez, par votre présence, soutenir les Droits de la Nature. Je la vois se ranimer à votre aspect. . . . Quel illustre temoignage vous rendez au pouvoir de la Vertu! Admirables par vos Actions, nous n'admirons, dans vous, que le principe d'où elles partoient. Malgré tous les traits héroïques, qui décorent votre Histoire, ce mot seul sera toujours votre plus bel Eloge: Ils n'aimèrent que le Devoir; peu inquiets de ce qu'on penseroit d'eux, ils ne songèrent qu'à ce qu'ils devoient être." L'Auteur développe encore plus sensiblement, la

vérité de cette Iere. Partie, par le parallèle de l'Amour du Devoir, & du Desir de la Gloire, personifiés, pour ainsi dire, l'un dans *Socrate*, & l'autre dans *Alexandre*.

Les grandes difficultez, dit l'Auteur dans sa II. Partie, sont d'ordinaire la mesure des grandes Actions. Le Partisan de la Gloire s'avance, avec ardeur, dans la Carrière; mais il est à craindre, que ce feu, d'abord si vif, n'ayant, pour se nourrir, qu'une matière creuse & légère, ne s'afoblisse tout à coup, & ne done bien tôt que de la fumée. L'Amour du Devoir n'est point sujet, par lui même à de pareils changemens. *Eh! qu'importent les peines, les écueils les traverses, à un Home dévoué à son Devoir? Il a tout prévu, avant que de s'engager dans la Carrière. Ce n'est point une fougue inconsidérée qui l'emporte; sa Raison, libre de préjugés & de fanatismes a percé dans l'avenir; la Nature a frémi, mais le Devoir s'est fait entendre, un grand Cœur ne fait pas lui résister. Que les Passions se soulèvent, que la Fortune excite des Tempêtes; quoi qu'il arrive, on a réussi dès qu'on a fait son devoir.* Sur la fin de cette 2de. Partie, l'Orateur présente le Spectacle de l'Amour du Devoir triomphant dans un coin de la Grèce, dans une Ville pauvre, qui, pour ornement n'a que ses Citoïens. Une seule Maxime, dans ce Séjour respectable,

gouverne tous les Esprits ; c'est qu'il faut obéir aux Loix. Jamais il n'y fut parlé, pour exciter les courages, de Triomphes ou de Conquêtes ; on y parle du DEVOIR : A ce mot, chacun est en mouvement. C'est une Ville toute Philosophe. C'est Sparte . . . . C'est là que, durant le cours de plusieurs Siècles, on ne vit que Patience invincible dans les Maux, Amour des Loix & de la Patrie, signalé par des Exploits inouis, qui paroissent aux dessus de l'Homme, & qui sont les Jeux du Lacédémonien . . .

Dans la troisième Partie l'Orateur ouvre à l'Amour du Devoir une Carrière où le desir de la Gloire ne puisse même pénétrer. Il parle des circonstances critiques, où le Devoir opposé aux Penchans du Cœur forme les plus terribles combats, & où l'on se trouve l'unique témoin de sa Victoire ou de sa Défaite. Que fera alors, dit-il, cet Amant passionné de la Gloire ? Son Théâtre n'est plus ; les applaudissemens lui manquent, & avec eux le Courage. Peu sensible au plaisir de bien faire, accoutumé à n'estimer les choses, que par un éclat superficiel, ce ne sera plus un Héros, mais un Homme réduit aux foiblesses de l'Humanité. Une grande Ame, fortement attachée à son Devoir, voilà le Héros de tous les tems : Les ténèbres ou la lumière, l'oubli ou la célébrité, les loüanges ou le blâme, ce n'est point ce qui fait le mérite des Actions ; ce n'est donc point ce qui décide &

*animé les siennes. Les Loix du Devoir, gravées dans nos Cœurs, & non sur le Front de nos semblables, n'ont pas besoin de la clarté du jour & des regards de la multitude, pour être senties, aimées, respectées. Ici l'Orateur fait prendre encore aux Faits la place du Raisonnement, & il finit, en remarquant, avec un Maître de la Sagesse \*, que l'Amour du Devoir jouit voluptueusement de ses périls; & parlant de celui qui en est animé: En vain, dit-il, voudrés vous lui faire craindre l'oubli & l'indifference des Hommes; sa Réponse est toujours prête: Tout cela est étranger à mon Action; c'est elle seule que je contemple; le Devoir la prescrit, la Vertu s'y trouve. . . . Qu'importe de paroître grand aux yeux des Hommes, pourvu qu'on soit grand par ses Actions, & qu'on ait le Ciel & sa Conscience pour témoin de sa grandeur, c'est à dire de sa Vertu.*

Il y a eu quatre autres Discours, qui ont obtenu un *accessit*, dans l'Ordre qui suit. Un de M. DUREY D'HARNONCOURT \*\*, Receveur Général de *Franche-Comté*; un de M. du Cayet, Eclésiastique de *Dole*; un autre de M. Bergier, Curé de *Flangebouche*; & un 4me. de M. Bauzon l'ainé, Avocat à *Vezeul*.

Le

\* Sénèque.

\*\* Il remporta le Prix d'Eloquence l'Année dernière: Voyés Journ. de Septembre 1754. p. 306.

Le Sujet de la Dissertation Littéraire étoit : *Quel étoit l'Hercule-apellé, Ogmius par les Gaulois, & pourquoi le représentoient-ils sous les atributs raportés par Lucien? Le prix en fut ajugé à Mr. Trouillet, Curé d'Ornans.*

L'Auteur observe d'abord ; dans sa Dissertation, que l'amour du merveilleux avoit porté les anciens Peuples à montrer leurs grands Personages sous la Voile de l'Allégorie ; ce qui a donné lieu à la plupart des Fables du Paganisme. Les Gaulois, qui étoient dans le goût de l'Allégorie, désignoient presque tout par des Simboles ingénieux. L'Hercule *Ogmius*, suivant *M. Trouillet*, paroît avoir été un de leurs anciens Héros, dont ils révéroient les Talens, & qu'ils dépeignoient come le Simbole de l'Eloquence. Lors qu'ils eurent aquis la conoissance des Beaux Arts, ils représentèrent *Ogmius* dans un Tableau énigmatique, sous la figure d'un Vieillard hâlé & ridé, portant une Peau de Lion & un Carquois, tenant de la main droite une Massue, & de la gauche un Arc bandé ; une multitude d'Hommes, à qui il paroïsoit sourire, sembloit aussi le suivre avec joie ; ils étoient enchainés délicatement, par les Oreilles, avec des Chaines d'Or & d'Ambre, dont le premier Chainon s'engageoit dans la Langue du Vieillard. Tel est le Tableau, que *Lucien* vit dans les *Grales*. Il est le seul

des Anciens qui parle expressement d'*Ogmios*; Cette Représentation étoit symbolique; mais *Mr. Trouillet* n'en croit pas moins *Ogmios* un Personage réel, un des anciens Princes des *Gaulois* & probablement leur premier Chef, qui les avoit réunis en Corps de Nations. C'est sur ce Système qu'il bâtit. Il le fonde 1°. Sur le nom d'*Ogmios*, qui étoit purement Celtique, n'a pû être donné qu'à un Héros Gaulois, & sur celui d'*Hercule*; qui a pû désigner un Fondateur d'Empire dans les *Gaules*. 2°. Sur la différence des Atributs, qui distinguoient *Ogmios* des autres *Hercules*. 3°. Sur le Caractère particulier de son Hérosisme, qui réunissoit l'Art de la Guerre au Talent de la parole. 4°. Sur les Traditions de la Descendance des *Gaulois*; qui les faisoient venir d'un *Hercule*. 5°. Sur les Rapports sensibles de l'origine & de l'ancienne constitution des *Gaulois*, avec l'idée que l'on présente d'*Ogmios*. Il y a bien des beautés dans cette Dissertation; mais des Conjectures, des Probabilités ne font pas des Démonstrations.

Trois autres Pièces sur l'*Hercule Ogmios* ont été jugées, par l'Académie, dignes d'un accessit distingué. La 1ere. étoit de M. BERGIER, Curé de *Flangebouche*, qui a eu le 3. Accessit des Discours pour le Prix d'Elouquence de cette Année, & qui avoit rem

porté le Prix Littéraire de 1754. Mr. F. S. SCHMIDT, Fils de Mr. le Principal SCHMIDT de *Berne*, âgé seulement de 18. ans, est Auteur de la 2de. ainsi que nous l'avons déjà annoncé dans notre précédent Journal: L'Académie a trouvé, beaucoup d'Erudition & de vastes Connoissances, dans sa Dissertation. Un si heureux coup d'Essai donne lieu d'espérer qu'il se distinguera avantageusement dans la République des Lettres. L'Auteur de la 3me. Pièce n'a pas jugé à propos de se faire conoitre; mais nous savons qu'elle est aussi l'Ouvrage d'un de nos Savans de *Suisse*: Sa Dissertation portoit pour Sentence, *Quidquid præcipies esto brevis. Horat. Art. poët.*

Le Prix des Arts, concernant la perfection du Commerce de *Franche Comté* fut ajugé à M. *Paricelli*, Négociant de *Besançon*. Son Mémoire fait conoitre, que la Province achète trop, & ne vend pas assez, que l'Argent en sort, que les Productions y restent, ou qu'elles en sortent à perte. Pour y remédier, il propose l'établissement de différentes Manufacture, qui, en faisant circuler l'Argent & en augmentant la consommation des Denrées, procureront l'aisance aux Laboureurs & encourageront la Culture des Terres. Il démontre, que la Province a les Matières propres à être mises en œuvre, & le monde pour être employé aux Manufactures. Il

veut que l'on y occupe les Orphelins, les Enfants trouvés, les Mendians, les Vagabons, les Filles débauchées; à l'exemple de *Lion*, qui nourrit plus de 3000. Pauvres de leur propre travail, & de *Gènes*, qui fait tirer parti des Aveugles mêmes & des Estropiés. L'avantage qui résulteroit de ces Etablissements devient sensible, si l'on fait attention, que plus des trois quarts de la valeur d'une Marchandise restent entre les mains des Ouvriers, pour les fraix de Frabrication, & que la *Franche-Comté* consomme annuellement au delà de 8. Millions de Marchandises fabriquées dans la Province. Il prouve par un Calcul, qu'il resteroit toujours une Some de 6. Millions, pour l'achat des Marchandises ordinaires, qui circuleroit, sans sortir de la Province, si les *Francs Comtois* faisoient valloir eux mêmes leurs Productions. Ses vues, ses conseils sont autorisés par divers exemples qu'il cite. Il propose entr'autres celui de la Reine *ELIZABETH*: *Avant son Règne*, dit-il, *les Anglois vendoient leurs Laines brutes aux Etrangers. . . . Et ils prenoient des Draps en paiement.* Cette Reine corrigea cet abus, par les avis d'un habile Négociant, qui lui fit trouver dans la Valeur d'un Million de Laines qui se vendoient brutes, jusques à 6. Millions en Espèces, en les faisant fabriquer.

On termina la Séance, en annonçant les

Sujets proposés pour les Prix de 1756. Celui de l'Eloquence est une Médaille d'Or de la Valeur de L. 350. & celui de la Littérature, une de L. 250. tous deux fondés par feu M. le Duc de TALLARD. Le Prix pour les Arts, fondé par la Ville de BESANÇON, est une Médaille d'Or de L. 200.

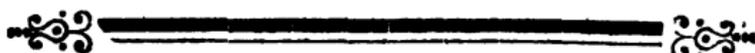
Le Sujet du Discours pour le Prix de l'Eloquence sera : *Pourquoi le jugement du Public est-il ordinairement exempt d'erreur & d'injustice ?* Il doit être d'environ une demi-heure de lecture.

Le Sujet de la Dissertation Littéraire est : *Quelles étoient les Voies Romaines dans le País des Séquanois ?* Elle doit être d'environ trois quarts d'heures de lecture, non compris le Chapitre des Preuves, que l'on placera à la fin de la Dissertation.

Le Sujet pour les Arts est, *La meilleure manière de construire & de gouverner un Fourneau à fondre des Mines de fer, relativement à leurs différentes espèces; de diminuer la consommation du Charbon; d'accélérer le tems de chaque Coulée, & de donner une meilleure qualité au Fer & à la Fonte.*

Les Ouvrages pour le concours doivent être remis franco au Sieur Daclin, Imprimeur de l'Académie, avant le 1er. de Mai prochain. Les Pièces des Auteurs qui seroient conoitre par eux mêmes ou par

leurs Amis, ne feront point admises au concours. Ils se contenteront de mettre à leurs Ouvrages une Marque ou Paraphe, avec telle Dévise ou Sentence qu'il leur plaira, qu'ils répéteront dans un Billet cacheté, dans lequel ils écriront leurs Noms & leurs Adresses.



## L'ORPHELIN DE LA CHINE.

*Tragédie de M. DE VOLTAIRE représentée pour la première fois à Paris, le 20. Août 1755.*

### EXTRAIT.

**N**ous nous bornames, le Mois dernier, à annoncer cette Pièce, dont nous ne donames qu'une idée extrêmement succincte; nous espérons que nos Lecteurs nous sauront gré de leur en présenter aujourd'hui un Extrait plus détaillé.

Dans la Iere. Scène, IDAME', Femme d'un Mandarin de la *Chine*, se plaint à une de ses Confidentes, des malheurs de son País; qui est désolé par les Troupes de GENGIS-KAN; Empereur des *Tartares*. Elle lui apprend, que ce Conquérant est le même, qui lui avoit adressé ses Vœux, sous le Nom

de *Témugin*, & qui chercheroit sans doute à se venger de l'afront que ses Parens lui avoient fait par leur refus. Elle marque ensuite ses inquiétudes sur le Sort de l'Empereur & de la Reine, & sur le dernier Fruit de leur Mariage, qui avoit été confié à ses soins & à ceux de son Epoux, duquel elle attend avec impatience le retour ;

*Mon Epoux, au Palais, porte un piè téméraire ;  
Une ombre de respect pour son saint Ministère,  
Peut être adoucira ces Vainqueurs forcenés.  
On dit, que ces Brigans, aux Meurtres acharnés,  
Qui remplissent de Sang la Terre intimidée,  
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée,  
Tant la Nature même, en toute Nation,  
Grava l'Etre Suprême & la Religion.*

ZAMTI, son Epoux, arrive. Il lui fait une peinture touchante de ce qu'il a vû :

*Le malheur est au comble ! Il n'est plus, cet Empire !  
Sous le Glaive étranger j'ai vû tout abatu.  
De quoi nous a servi d'adorer la Vertu ?  
Nous étions vainement, dans une paix profonde,  
Et les Législateurs, & l'Exemple du Monde ;  
Vainement, par nos Loix, l'Univers fut instruit,  
La Sagesse n'est rien, la Force a tout détruit.*

*.....*  
*Ils pénètrent en foule à la Demeure auguste,  
Où, de tous les Humains, le plus grand, le plus juste,  
D'un Front majestueux atendoit le trépas.  
La Reine évanouie étoit entre ses bras ;  
De leurs nombreux Enfants, ceux en qui le courage,  
Començoit vainement à croître avec leur âge,*

Et qui pouvoient montrer, les Armes à la main,  
 Et vient déjà tombés sous le Fer inhumain!  
 Il restoit près de lui, ceux dont la tendre enfance,  
 N'avoit que la foiblesse & des pleurs pour défense;  
 On les voioit encor autour de lui pressés,  
 Tremblans à ses Genoux, qu'ils tenoient embrassés!  
 J'entre, par des détours inconnus au Vulgaire;  
 J'approche en frémissant de ce malheureux Père;  
 Je vois ces vils Humains, ces Monstres des Déserts,  
 A nôtre Auguste Maître osans donner des Fers,  
 Trainer dans son Palais, d'une Main sanguinaire,  
 Le Père, les Enfants, & leur mourante Mère  
 Le Pillage & le Meurtre environoient ces Lieux.  
 Ce Prince infortuné, tourne vers moi les yeux;  
 Il m'appelle; il me dit, dans la Langue sacrée,  
 Du Conquérant Tartare & du Peuple ignoré;  
 „ Conserve au moins le jour au dernier de mes Fils.  
 Jugés si mes Sermens & mon Cœur l'ont promis;  
 Jugés de mon Devoir quelle est la Voix pressante.

I D A M E'.

Seigneur, il seroit tems encor de le sauver:  
 Qu'il parte, avec mon Fils; je les peux enlever.  
 Ne désespérons point & préparons leur fuite,

ETAN, Confident de ZAMTI, arrive à la  
 III. Scène. Il leur apprend que la fuite est  
 impossible, que l'Empereur, la Reine & ses  
 Enfants ont été massacrés, & que les Tartar-  
 es sont absolument Maitres de tout.

OCTAR, Lieutenant de Gengis-Kan sur-  
 vient. Il s'anonce par un Ordre terrible,  
 qui forme toute la IV. Scène: La voici;

*Esclaves écoutez ; que vôtre obéissance ,  
 Soit l'unique réponse aux Ordres de ma Voix.  
 Il reste en or un Fils du dernier de vos Rois :  
 C'est vous qui l'élevés : Vôtre soin téméraire  
 Nourrit un Ennemi , dont il faut se défaire.  
 Je vous ordone, au Nom du Vainqueur des Humains,  
 De mettre, sans tarder, cet Enfant dans mes Mains.  
 Je vais l'attendre , allés , qu'on m'apporte ce gage.  
 Pour peti que vous tardiés , le Sang & le carnage ,  
 Vont encor en ces lieux signaler son courroux ,  
 Et la destruction comencera par vous.  
 La Nuit vient, le Jour fuit; Vous, avant qu'il finisse,  
 Si vous aimés la Vie , allés , qu'on obéisse.*

ZAMTI & IDAME' déplorent leur infortune.  
 Voici , à ce qu'il nous paroît , un des beaux  
 Endroits de cette Vme. Scène.

IDAME'.

*Ab ! si je n'étois Mère , & si dans mes alarmes ,  
 Le Ciel me permettoit d'abrèger un destin  
 Nécessaire à mon Fils , élevé dans mon sein ,  
 Je vous dirois ; Mourons , & lorsque tout succombe,  
 Sur les pas de nos Rois , descendons dans la Tombe.*

ZAMTI.

*Après l'atrocité de leur indigne sort ,  
 Qui pourroit redouter & refuser la mort ?  
 Le Coupable la craint , le Malheureux l'appelle ,  
 Le Brave la défie & marche au devant d'elle ,  
 Le Sage , qui l'attend , la reçoit sans regrets.*

Quoique ces idées sur la mort , ne soient pas nouvelles , elles frappent toujourns par leur beauté , surtout présentées avec autant de force que M. de *Voltaire* le fait ici.

Dans la Scène VI<sup>me</sup>. ZAMTI fait jurer à

ETAN son Ami , de garder un secret , qu'il va lui révéler & de l'accomplir. Ce Secret est de livrer son propre Fils au Conquérant au lieu du jeune Prince.

ETAN.

*Vous m'avez arraché ce Serment téméraire ;  
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?  
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;  
Mais si mon amitié. . . .*

ZAMTI.

*C'en est trop , je le veux.*

*Je suis Père , & ce Cœur qu'un tel Arrêt déchire ;  
C'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire ;  
J'ai fait taire le Sang ; fait taire l'amitié.  
Pars.*

Cette Scène est suivie par ce Monologue de  
ZAMTI , qui termine le Ier. Acte :

*J'ai fait taire le Sang ! Ah ! trop malheureux Père ;  
J'entens trop cette Voix si fatale & si chère.  
Ciel ! impose silence aux cris de ma douleur.  
Mon Epouse , mon Fils me déchirent le Cœur,  
De ce Cœur éfrazé , cache moi la blessure.  
L'Home est trop foible , hélas , pour domter la Nature,  
Que peut-il par lui même ? Achève , soutien moi ;  
Afermi la Vertu prête à tomber sans toi.*

Dans la Iere. Scène du II. Acte, ZAMTI, seul, marque son impatience du retour d'ETAN. Celui-ci arrive & leur Dialogue sur la Comission qu'il vient d'exécuter forme la II. Scène. Ils souhaiteroient de pouvoir cacher, pour quelque tems , ce fatal sacrifice à Idamé, qui survient & ouvre ainsi la III. Scène ;

*Qu'ai-je vu ? Qu'a-t'on fait ? Barbare ! Est-il possible ?  
L'avez vous comandé, ce Sacrifice horrible ?  
Non , je ne puis le croire , & le Ciel irrité  
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté !  
Non , vous ne serés point plus dur & plus barbare,  
Que la Loi du Vainqueur & le Fer du Tartare.  
Vous pleurés , Malheureux !*

Toute cette Scène est extrêmement intéressante & mériteroit d'être rapportée en entier , mais come elle est un peu longue , nous nous bornerons à en donner quelques endroits.

I D A M E'.

. . . . .

*Où serois-je , Grand Dieu , si ma crédulité  
Étoit tombé dans le piège à mes pas présenté ;  
Auprès du Fils des Rois si j'étois demeurée ;  
La Victime aux Boureaux alloit être livrée ;  
Je cessois d'être Mère & le même Couteau  
Sur le Corps de mon Fils me plongeoit au Tombeau ! -  
Graces à mon amour , inquiète , troublée ,  
A ce fatal Berceau l'Instinct m'a rapellée.  
J'ai vu porter mon Fils à nos cruels Vainqueurs ;  
Mes mains l'ont araché des Mains des Ravisseurs.  
Barbare - ils n'ont point eü ta fermeté cruelle.  
J'en ai chargé soudain cette Esclave fidèle ,  
Qui soutient de son Lait ses misérables jours ,  
Ces jours qui périssent sans moi , sans mon secours  
J'ai conservé le Sang du Fils & de la Mère ,  
Et j'ose dire encor de son malheureux Père.*

ZAMTI continue à insister sur la nécessité de sacrifier son Fils , & sur ce qu'un Sujet fidèle doit au Sang de ses Rois.

## I D A M E'.

De mes Rois ! Va, dis-je, ils n'ont rien à prétendre.  
 Je ne dois point mon Sang en Tribut à leur Cendre.  
 Va ; le Nom de Sujet n'est pas plus saint pour nous,  
 Que ces Noms si sacrés & de Père & d'Epoux.  
 La Nature & l'Hymen, voilà les Loix premières,  
 Les Devoirs, les Liens des Nations entières :  
 Ces Loix viennent des Dieux, le reste est des Humains.

Oui, sauvons l'Orphelin d'un Vainqueur homicide ;  
 Mais ne le sauvons pas au prix d'un Parricide.

..... Je tombe à tes genoux.

O Père infortuné cher & cruel Epoux,  
 Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut être,  
 Ce Mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton Maître ;  
 Acorde moi mon Fils, acorde moi ce Sang,  
 Que le plus pur Amour a formé dans mon flanc ;  
 Et ne résiste point au cri terrible & tendre,  
 Qu'à tes sens désolés l'Amour a fait entendre.

.....  
 Cher Epoux, si tu peux au Vainqueur sanguinaire,  
 A la place du Fils sacrifier la Mère,  
 Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien,  
 Et mon Cœur est encor aussi grand que le tien.

Dans la IVme. Scène OCTAR se plaint de  
 ce qu'on lui a araché sa Victime, & ordone  
 qu'on la ramène.

## Z A M T I.

..... Je suis prêt d'obéir.  
 Vous aurez cet Enfant.

## I D A M E'.

..... Je ne le puis souffrir.

*Non vous ne l'obtiendrés , Cruels , qu'avec ma vie.*

GENGIS-KAN , avec deux de ses Lieutenans , & une Troupe de Guerriers paroît dans la Vme. Scène. Il donne des Ordres pour arrêter le carnage , & pour épargner

*Tous ces grands Monumens ,  
Ces Prodiges des Arts consacrés par les tems ;  
Ces Archives de Loix , ce vaste amas d' Ecrits ,  
Tous ces fruits du Génie , objets de vos mépris.*

Dans la VIme, Scène GENGIS & OCTAR restent seuls. L'Empereur parle de son élévation & de l'éclat avec lequel il paroît dans *Cambalu* , après y avoir été d'une façon si obscure.

*Une Femme ici même a refusé la Main ,  
Sous qui depuis cinq Ans tremble le Genre-Humain.*

Dans la VII. Scène, OSMAN vient annoncer , que la mort de l'Enfant est encore suspendue : Il le fait en des termes qui caractérisent bien l'Amour maternel alarmé.

*Une Femme éperdue & de larmes baignée ,  
Arrive , tend les bras à la Garde indignée ;  
Et nous surprenant tous , par ses cris forcenés ,  
Artès c'est mon Fils que vous assassinez.  
C'est mon Fils, on vous trompe au choix de la Victime.  
Le désespoir affreux , qui parle , & qui l'anime ,  
Ses yeux, sont Front, sa Voix, ses Sanglots, ses Clameurs,  
Sa fureur intrépide , au milieu de ses pleurs ,  
Tout sembloit annoncer , par ce grand caractère ,  
Le cri de la Nature & le Cœur d'une Mère.*

Dans la Iere. Scène du III. Acte, OSMAN annonce à GENGIS, que cette Femme éperdue demande à se jeter à ses Genoux; on l'introduit.

GENGIS.

*Que vois-je ! Est il possible ? O Ciel ! O Destinée !  
Ne me trompai-je point ; est ce un Songe ; une Erreur !  
C'est Idamé c'est elle , & mes Sens. . . .*

Scène II.

IDAME'.

*Ah ! Seigneur ,  
Tranchés les tristes jours d'une Femme éperdue.  
Vous devés vous venger , je m'y suis atendue ,  
Mais , Seigneur , épargnés un Enfant inocent.*

GENGIS la rassure sur les jours de son Fils ; mais il persiste à vouloir la mort de l'Orphelin , & il lui fait tout craindre pour les jours de son Epoux. L'on ne trouve cependant pas dans cette Scène tout l'intèrèt auquel on s'atend dans la première Entrevue de l'Empereur & d'Idamé. On pourroit dire d'un Génie moins riche, qu'il a voulu se ménager pour la Scène suivante :

Scène III.

GENGIS , OCTAR , OSMAN , ( d'un côté. )

IDAME' , ZAMTI , ( de l'autre ) Gardes.

GENGIS.

*Parle ; as tu satisfait à ma Loi souveraine ?  
As-tu mis dans mes Mains le Fils de l'Empereur ?*

ZAMTI.

*J'ai rempli mon devoir ; c'en est fait , omi Seigneur.*

G E N G I S.

*Tu sais si je punis la fraude & l'insolence ;  
Tu sais que rien n'échape aux coups de ma vengeance ;  
Que si le Fils des Rois par toi m'est enlevé ,  
Malgré ton imposture , il sera retrouvé ,  
Que son trépas certain va suivre ton Suplice.*

( à ses Gardes. )

*Mais je veux bien le croire. Alés & qu'on saisisse  
L'Enfant que ces Eslaves a remis dans vos Mains,  
Frapés.*

Z. A M T I.

Malheureux Père !

I D A M E'.

Arrêtés Inhumains.

*Ab ! Seigneur , est-ce ainsi que la pitié vous presse ?  
Est-ce ainsi qu'un Vainqueur sait tenir sa promesse ?*

G E N G I S.

*Est-ce ainsi qu'on m'abuse & qu'on croit me jouer ?  
C'en est trop ; écoutez , il faut tout m'avouer.  
Sur cet Enfant, Madame, expliqués vous sur l'heure  
Instruisés moi de tout , répondez , ou qu'il meure.*

I D A M E'.

*Eh bien , mon Fils l'emporte, & si dans mon malheur  
J'aveu que la Nature arrache à ma douleur ,  
Est encor à vos yeux une offense nouvelle ,  
S'il faut toujours du Sang à vôtre Ame cruelle ,  
Frapés ce triste Cœur , qui cède à son éfroi ,  
Et suivés un mortel plus généreux que moi.  
Seigneur , il est trop vrai que nôtre Auguste Maître,  
Qui sans vos seuls Exploits n'eût point cessé de l'être,  
A remis à mes Mains , aux Mains de mon Epoux,  
Ce Dépôt respectable à tout autre qu'à vous.  
Seigneur , assés d'horreurs suivoient vôtre Victoire.  
Assés de cruautés ternissoient tant de gloire.*

Dans des Fleuves de Sang, tant d'Inocens plongés,  
 L'Empereur & sa Femme, cinq Enfans égorgés,  
 Le Fer de tous côtés dévastant cet Empire,  
 Tous ces Champs de carnage auroient dû vous suffire.  
 Un Barbare en ces lieux est venu demander  
 Ce Depot précieux, que j'aurois dû garder,  
 Ce Fils de tant de Rois, nôtre unique esperance.  
 A cet ordre terrible, à cétte violence,  
 Mon Epoux inflexible en sa fidélité,  
 N'a vû que son devoir & n'a point hésité.  
 Il a livré son Fils. La Nature outragée  
 Vainement déchiroit son Ame partagée,  
 Il imposoit silence à ses cris douloureux.  
 Vous deviez ignorer ce Sacrifice affreux.  
 J'ai dû plus respecter sa sainteté sévère,  
 Je devois l'imiter; mais enfin je suis Mère.  
 Mon Ame est au dessous d'un si cruel effort,  
 Je n'ai pû de mon Fils consentir à la mort  
 Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paroître,  
 Une Mère aisément pouvoit se reconoitre.  
 Voilà de cet Enfant le Père confondu,  
 Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.  
 L'un n'attend son salut que de son innocence,  
 Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.  
 Ne punissés que moi, qui trahis à la fois,  
 Et l'Epoux que j'admire, & le sang de mes Rois.  
 Digne Epoux, digne Objet de toute ma tendresse,  
 La pitié maternelle est ma seule foiblesse;  
 Mon sort suivra le tien, je meurs si tu peris.  
 Pardone moi du moins d'avoir sauvé ton Fils.

## ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre;  
 Pour le Sang de mon Roi, je n'ai plus rien à craindre,  
 Ses jours sont assurés.

ZAM-

G E N G I S.

*Traître , ils ne le font pas ;  
Va réparer ton crime , ou subir ton trépas.*

Z A M T I.

*Le Crime est d'obéir à des ordres injustes.  
La souveraine Voix de mes Maîtres augustes,  
Du sein de leurs Tombeaux parle plus haut que toi.  
Tu fus nôtre Vainqueur , & tu n'ès pas mon Roi.  
Si j'étois ton Sujet , je te servois fidèle.  
Arrache moi la vie & respecte mon Zèle.  
Je t'ai livré mon Fils , j'ai pu te l'immoler ;  
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler ?*

G E N G I S.

*Qu'on Pôte de mes yeux.*

I D A M E'.

*Ab ! daignés . . .*

G E N G I S.

*Qu'on l'entraîne.*

I D A M E'.

*Ab ! je l'avois prévu ; je n'ai plus d'espérance.*

G E N G I S.

*Allés , dis-je , Idamé , si jamais la clémence,  
Dans mon Cœur, malgré moi pouvoit encor entrer ,  
Vous sentés quels affronts, il faudroit réparer.*

La IV. Scène est un Dialogue entre GENGIS & OCTAR. Ce dernier donne des conseils violens à l'Empereur & cherche à l'engager à faire périr sans délai ZAMTI & à contraindre IDAME' à le suivre. GENGIS, dont le Cœur est un peu adouci par l'Amour, répond malgré sa dureté naturelle.

*Mais quel bonheur honteux : cruel , empoisoné  
D'assujettir un Cœur qui ne s'est point donné,*

*De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes :  
 Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,  
 Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,  
 Qu'une Esclave tremblante à qui l'on fait borreur.  
 Les Monstres des Forets, qu'habitent nos Tartares,  
 Ont des jours plus sereins, des Amours moins barbares.*

On annonce à GENGIS dans la Vme. Scène que Zamti & Idamé sont prêts de souffrir le trépas le plus cruel, plutôt que de découvrir l'azile de l'Orphelin.

G E N G I S.

*Idamé, dites vous, attend la mort de moi ?  
 Ab rassurés son Ame & faites lui conoitre,  
 Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son Maître  
 C'en est assez : volés.*

OCTAR, resté seul avec GENGIS dans la Scène VIme. lui fait des représentations sur les Ordres qu'il vient de donner.

O C T A R.

*Qu'allés vous faire & quel est votre espoir ?*

G E N G I S.

*De lui parler encor, de l'aimer, de la voir,  
 D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,  
 De la punir ; tri vois ma foiblesse nouvelle.  
 Emporté, malgré moi, par de contraires Vœux,  
 Je rougis & j'ignore encor ce que je veux.*

La Iere Scène du IVme Acte renferme des plaintes de GENGIS, à qui la grandeur devient importune : Elle finit par ces deux Vers.

*Que tout pèse à mon Cœur en secret tourmenté,  
 Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.*

Dans

Dans la II. Scène , GENGIS ne peut s'empêcher de témoigner à OCTAR de l'admiration pour le Peuple qu'il vient de domter & particulièrement pour les Sentimens héroïques de ZAMTI & d'IDAME'. OCTAR qui ne conoit de Vertus qu'un Courage intrépide , combat les idées de son Maître , qui révolté de ses Discours lui dit enfin

*Obéis.*

*De ton zèle hardi réprime la rudesse ;  
Je veux que mes Sujets respectent ma foiblesse.*

Dans la Scène suivante GENGIS seul se plaint encore de sa situation. Voici deux Vers de ce Monologue , qui peignent d'une façon bien énergique le fort de la plupart des Conquérans ;

*Qu'ai je fait après tout, dans ma Grandeur suprême ?  
J'ai fait des malheureux , & je le suis moi même*

UN Entretien intéressant de GENGIS & d'IDAME' forme la IVme. Scène. L'Empereur presse IDAME' de rompre les Nœuds qui l'attachent à son Epoux & d'en former de nouveaux avec lui. Elle lui apprend , que bien loin que sa grandeur le touche , elle auroit plutôt accepté la Main pure de TEMUGIN dans son obscurité , que cette même Main , qui avoit domté tant de Nations

*Mon Hymen est un Nœud formé par le Ciel même,  
Mon Epoux m'est sacré ; je dirai plus , je l'aime.  
Je le préfère à vous , au Trône , à vos grandeurs.  
Pardonnés mon aveu , mais respectés nos Mœurs.*

\* : . . . . .

GENGIS, parlant de ZAMTI.

*Il fait mes sentimens , Madame , il faut les suivre ,  
Il s'y conformera. s'il aime encor à vivre.*

IDAME'.

*Il en est incapable , Et si dans les tourmens ,  
La douleur égardoit ses nobles Sentimens ,  
Si son Ame vaincue avoit quelque molesse .  
Mon devoir Et ma foi soutiendroient sa foiblesse ;  
De son Cœur chancelant je deviendrois l'apais ,  
En atestant des Nœuds deshonorés par lui.*

GENGIS.

*Ce que je viens d'entendre , ô Dieux , est il croïable ?  
Quoi ! lorsqu'envers vous-même , il s'est rendu coupable ,  
Lorsque sa cruauté par un barbare effort ,  
Vous arrachant un Fils , l'a conduit à la mort !*

IDAME'.

*Il eut une Vertu , Seigneur , que je révère ;  
Il pensoit en Héros , je n'agissois qu'en Mère.  
Et si j'étois injuste assés pour le hair ,  
Je me respecte assés pour ne le point trahir.*

GENGIS.

*Imités l'Univers , Madame , obéissés.  
Vos Mœurs que vous vantés , vos usages austères  
Sont un crime à mes yeux , quant ils me sont contraires.  
Mes Ordres sont donés Et votre indigne Epoux  
Doit remettre en mes Mains votre Empereur Et vous.  
Leurs jours me répondront de votre obéissance .  
Pensés y , vous savés jusqu'ou va ma vengeance ;  
Et songés à quel prix vous pouvés désarmer  
Un Maître qui vous aime Et qui rougit d'aimer.*

IDAME' avec ASSE'LI , sa Confidente ,  
ouvre la Vme. Scène par ses Mots ;  
*Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie ,*

*O pur Sang de nos Rois ! ô Moitié de ma Vie !  
 Cher Epoux, dans mes Mains quand je tiens vôtre sort ;  
 Ma Voix sans balancer vous condâne à la mort.*

ASSE'LI lui représente, qu'elle peut encore espérer de fléchir le Tiran

*Ce Vainqueur sanguinaire  
 Sur les débris du Monde a craint de vous déplaire.  
 Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux.*

Dans la VI<sup>me</sup>. Scène ZAMTI conseille à IDAME' de s'unir au Tiran, pour sauver le Fils des Rois

*Epouse le Tiran sous cet Auspice afreux ;  
 Tu serviras de Mère à ton Roi malheureux.  
 Règne, que ton Roi vive, & que ton Epoux meure.  
 Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux.*

IDAME'

*Demeure.*

*Me conois tu ? Veux-tu que ce funeste Rang  
 Soit le prix de ma bonte & le prix de ton Sang ?  
 Penses tu que je sois moins Epouse que Mère ?  
 Tu t'abuses, cruel ; & ta Vertu sévère  
 A comis contre toi deux crimes en un jour,  
 Qui font frémir tous deux la Nature & l'Amour.  
 Barbare envers ton Fils & plus envers moi même,  
 Ne te souvient-il plus qui je suis & qui t'aime ?*

Elle lui propose ensuite, come elle n'est pas observée, de tenter de conduire le jeune Prince au Chef des Corréens, & de le délivrer de cette façon.

La I<sup>ere</sup>. Scène du V<sup>me</sup>. Acte apprend aux Spectateurs qu'IDAME' n'a pû réussir à sau-

ver l'Orphelin , & qu'ils sont tous dans les Mains du Tiran. ASSE'LI fait ses efforts pour rarifier son courage.

OCTAR vient leur anoncer dans la II. Scène que l'Empereur veut encore voir IDAME'.

Ces quatre Vers prononcés par IDAME' seule , forment la IIIme. Scène

*Dieu des Infortunés , qui voies mon outrage ,  
Dans ces extrémités soutenés mon courage !  
Versés du haut des Cieux , dans ce Cœur consterné ,  
Les Vertus de l'Epoux que vous m'avez doné !*

La Scène IVme. est un Entretien de GENGIS & d'IDAME' , dans lequel l'Empereur prie & menace tour à tour pour engager IDAME' à répondre à ses Vœux. Cette Scène se termine , par la permission qu'il lui aeorde de voir son Epoux. Leur Entrevüe forme la V. Scène ; dans laquelle IDAME' propose à son Epoux de finir leurs jours , sans atendre pour eela l'ordre d'un Tiran ; elle lui dit en tirant un Poignard ,

*Tien , sois libre avec moi , frape & délivre nous.*

Z A M T I.

Ciel !

I D A M E'.

*Déchire ce Sein , ce Cœur qu'on deshonore.  
J'ai tremblé que ma Main , mal asermie encore ,  
Ne portât sur moi même un coup mal assuré.  
Enfonce dans le Cœur un Bras moins égare  
Immole avec courage une Epouse fidèle ;*

G g

Tout couvert de mon Sang tombe & meurs auprès  
d'elle.

Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon Epoux ;  
Que le Tiran le voie & qu'il en soit jaloux,

Z A M T I.

Grace au Ciel jusqu'au bout ta Vertu persévère.  
Voilà de ton amour la marque la plus chère.  
Digne Epouse , reçois mes éternels adieux ;  
Done ce Glaive , done, & détourne les yeux.

I D A M E' , en lui donant le Poignard.  
Tien ; comence par moi ; tu le dois ; tu balances !

Z A M T I.

Je ne puis.

I D A M E'.

Je le veux.

Z A M T I.

Je frémis.

I D A M E'.

Tu m'offenses,

Frape & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

Z A M T I.

Eh ! bien ; imite moi.

I D A M E' . ( lui saisissant le bras. )

Frape dis-je . . .

GENGIS avec OCTAR & ses Gardes sur-  
viennent dans la VI<sup>me</sup>. Scène. Ils arrêtent  
le bras de ZAMTI & le désarment :

GENGIS.

Arrête !

Arrêtés , Malheureux ! ô Ciel ! qu'aliés vous faire ?

I D A M E'

Nous délivrer de toi , finir nôtre misère ,  
A tant d'atrocités dérober nôtre sort.

ZAMTI.

*Veux tu nous envier jusques à notre mort ?*

GENGIS.

*Oui . . . Dieu , Maître des Rois , à qui mon Cœur  
s'adresse ;*

*Témoin de mes affronts , témoin de ma foiblesse ,  
Toi qui mis à mes piés tant d'Etats , tant de Rois ,  
Deviendrai-je à la fin digne de mes Exploits ?*

*Tu m'outrages , Zamti , tu l'emportes encore ,  
Dans un Cœur qui m'aima , dans un Cœur que  
j'adore !*

*Ton Epouse à mes yeux , Victime de sa foi ,  
Vient mourir de ta main plutôt que d'être à moi .  
Vous apprendrés tous deux à souffrir mon Empire ,  
Peut être à faire plus.*

IDAME'.

*Que prétens tu nous dire ?*

ZAMTI.

*Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité ?*

IDAME'.

*D'où vient que notre Arrêt n'est pas encor porté ?*

GENGIS.

*Il va l'être , Madame , & vous allés l'apprendre.  
Vous me rendiés justice , & je vai vous la rendre.  
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu  
Tous deux je vous admire & vous m'avez vaincu.  
Je rougis , sur le Trône où m'a mis la Victoire ,  
D'être au dessous de vous , au milieu de ma gloire.  
En vain par mes Exploits j'ai su me signaler ;  
Vous m'avez avili , je veux vous égaler.  
J'ignorois qu'un Mortel put se douter lui même ;  
Je l'apprens ; je vous dois cette Gloire suprême.  
Jouissés de l'honneur d'avoir pu me changer.  
Je viens vous réunir ; je viens vous protéger.  
Vellés , heureux Epoux , sur l'innocente vie*

*De l'Enfant de vos Rois , que ma Main vous confie.  
Par le droit des Combats , j'en pouvois disposer ;  
Je vous remets ce droit , dont j'alois abuser.  
Croyés qu'à cet Enfant , heureux dans sa misère ,  
Ainsi qu'à vôtre Fils , je tiendrai lieu de Père.  
Vous verrés si l'on peut se fier à ma foi.  
Je fus un Conquérant , vous m'avez fuit un Rok*

( à Zamti )

*Soiés ici des Loix l'Interprète suprême ;  
Rendés leur Ministère aussi saint que vous même ;  
Enseignés la Raison , la Justice & les Mœurs :  
Que les Peuples vaincus gouvernent les Vainqueurs ;  
Que la Sagesse règne & préside au Courage.  
Triumphés de la force ; elle vous doit hommage.  
J'en donnerai l'Exemple & vôtre Souverain  
Se soumet à vos Loix , les Armes à la main.*

IDAME'.

*Ciel ! que viens-je d'entendre ? Hélas puis-je vous  
croire !*

ZAMTI.

*Etes-vous digne enfin , Seigneur , de vôtre gloire ?  
Ab ! vous serés aimer vôtre joug aux Vaincus.*

IDAME'.

*Qui peut vous inspirer ce dessein ?*

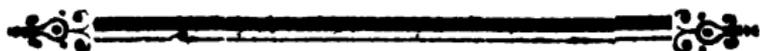
GENGIS.

*Vos Vertus.*

On a trouvé beaucoup d'énergie dans ces deux Mots qui terminent la Pièce.

M. de *Koltaire* nous apprend , dans une Epitre à M. le Maréchal Duc de *Richelieu* , qui est à la Tête de cette Tragédie , qu'il en a puisé l'idée dans l'ORPHELIN DE *Tschao* , Tragédie *Chinoise* faite dans le XIV. Siècles.

Nous pourons peut être en donner un Précis un autre Mois , afin de mettre nos Lecteurs en état de juger des beautés de l'Original *Chinois* , par comparaison avec celles de l'imitation *Françoise*.



## MAXIMES

*Extraites de Lettres écrites par un Eclésiastique François , à l'occasion des Diférens de la*  
**PUISSANCE SECULIERE & de la**  
**PUISSANCE ECLESIASTIQUE.**

**L**Aissons la Domination à l'Empire : Elle nous est interdite en elle même & dans ses conséquences. Réduisons nous au Ministère ; nous ne saurions avoir les deux à la fois. Notre grandeur consiste à servir , à nous rendre utiles aux Homes , qui veulent devenir meilleurs , & c'est là notre Ministère.

Toute Domination nous a été interdite , en la persone des Apôtres ; c'est la Voix du Seigneur qui a donné cette Règle Divine ; nous ne saurions rentrer dans l'ordre , qu'en revenant à cette Règle Apostolique.

Notre Puissance consiste dans ce qu'elle est véritablement ; aussi est elle auguste , respectable & divine.

Toute notre Force est dans la Vertu ; notre

Courage dans la Foi, nôtre immobile Fermeté dans l'Espérance inébranlable des Promesses qui nous ont été faites.

Ne parlons & n'instruisons que pour la Vérité; n'ordonons que pour la Justice; ne règions que par Amour, & ne nous faisons obéir que par la Confiance. Que l'exécution de nos Jugemens soit dans l'Équité; la force de nos Comandemens dans leurs Avantages; l'autorité de nos Décisions dans la Sagesse de nos Conseils, & dans la constance à persévérer inviolablement dans la profession publique de la Doctrine de l'Eglise.

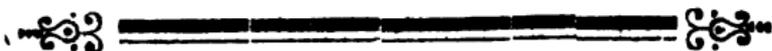
Ne conoissions de gloire qu'à mépriser les Biens que l'Home est obligé de perdre malgré lui: Que nôtre grandeur consiste à n'estimer que ceux que, ni la mort, ni les accidens de la vie, ne sauroient enlever.

N'apprécions la véritable Noblesse, qu'à descendre de Dieu, & la sublimité de vûes, qu'à lui ramener les Homes.

Nos Sujets sont les Enfans du Très-Haut; nos Fonctions se réduisent à les conduire en son Nom; nôtre Elevation au dessus d'eux, à leur être utiles, & à mépriser toute envie de Domination, parce que la Domination ne sauroit les rendre meilleurs.

L'étendue de l'Empire de l'Eglise ne conoit de bornes que celles de l'Univers. Sa durée est la durée du Monde même; sa fin est l'Im-

mortalité, & son unique occupation, en l'attendant, est le soin de conserver les Hommes dans la Paix, avec tout ce qui les environne; leur aprenant à respecter, par Religion, l'Ordre public; à craindre de le troubler, & à se soumettre invariablement, par l'ordre de Dieu, aux PUISSANCES, qu'il a lui même établies sur la Terre. Telle est la perfection de la PUISSANCE ECLESIASTIQUE.



## LE MOI.

*Histoire très ancienne.*

LA Nature & la Fortune sembloient avoir conspiré au bonheur d'*Alcibiade*. Richesses, Talens, Beautés, Naissance, la fleur de l'âge & de la santé, que de titres pour avoir tous les ridicules! *Alcibiade* n'en avoit qu'un; il vouloit être aimé pour lui même. Depuis la Coquetterie jusques à la Sageffe, il avoit tout séduit dans *Athènes*; mais en lui étoit-ce bien lui qu'on aimoit? Cette délicatesse lui prit un matin, come il venoit de faire sa cour à une Prude. C'est le moment des réflexions. *Alciabiade* en fit sur ce qu'on appelle le Sentiment pur, la métaphisique de l'amour. Je suis bien dupe, disoit-il, de prodiguer mes soins à une Femme qui ne m'aime peut être que pour Elle même! Je le saurai de par tous les Dieux, & s'il en est

ainsi, elle peut chercher parmi nos Athlètes un Soupirant qui me remplace.

La belle Prude, suivant l'usage, oposoit toujours quelque foible résistance aux désirs d'*Alcibiade*. C'étoit une chose épouvantable. Elle ne pouvoit s'y acoutumer. Il s'efforçoit d'aimer come elle aimoit pour s'y résoudre. Elle auroit voulu pour tout au monde, qu'il fut moins jeune & moins empressé. *Alcibiade* la prit au mot. Je vois bien, Madame, lui dit-il un jour, que ces complaisances vous content; hé bien! je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui, je consens puisque vous le voulez, que nos Ames seules soient unies, & je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La Prude loüa cette résolution d'un air bien capable de la faire évanouir, mais *Alcibiade* tint bon. Elle en fut surprise & piquée, cependant il falut dissimuler.

Le jour suivant, tout ce que le deshabilité peut avoir d'agaçant fut mis en usage. La vivacité du désir brilloit dans les yeux de la Prude; dans son maintien, la nonchalance & la volupté, les voiles les plus légers, le désordre le plus favorable, tout en elle invitoit *Alcibiade* à s'oublier. Il aperçut le piège. Quel Triomphe, lui dit-il, Madame, quel Triomphe à remporter sur moi même! Je vois bien que l'amour m'éprouve & je

m'en applaudis ; la délicatesse de mes sentimens en éclatera d'avantage. Ces Voiles transparents & legers , ces Coussins dont la Volupté semble avoir formé son Trône , votre Beauté , mes Désirs ; combien d'Enemis à vaincre. *Ulysse* n'y échaperoit pas , *Hercule* y succomberoit. Je serai plus sage qu'*Ulysse* & moins fragile qu'*Hercule*. Oui , je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaisirs. Vous êtes charmant , lui dit-elle , & je puis me flater d'avoir un Amant unique ; je ne crains qu'une chose , c'est que votre amour ne s'affoiblisse par la rigueur. Au contraire , interrompit vivement *Alcibiade* , il n'en sera que plus ardent. Mais , mon cher Enfant , vous êtes jeune , il est des moments où l'on n'est pas maître de soi , & je crois votre fidélité bien hazardée , si je vous livre à vos desirs. Soiez tranquile , Madame , je vous répons de tout. Puisque je puis vaincre mes desirs auprès de vous , auprès de qui n'en serai-je pas le maître. Vous me promettés du moins , que s'ils deviennent trop pressant , vous m'en ferez l'aveu. Je ne veux point qu'une mauvaise honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole , il n'est rien que je ne vous pardone , plutôt qu'une infidélité. Oui , Madame , je vous avouërai ma foiblesse de la meilleure foi du monde , quand je serai

prêt d'y fucomber ; mais laissez moi du moins éprouver mes forces ; je fens qu'elles iront encore loin , & j'espère que l'amour m'en donera de nouvelles. La Prude étoit furieufe , mais fans fe démentir , elle ne pouvoit fe plaindre ; elle fe contraignit encore dans l'efpoir qu'à une nouvelle épreuve *Alcibiade* fucomberoit. Il reçût le lendemain à fon réveil un Bilet conçu en ces termes ;  
 „ J'ai paffé la plus cruelle nuit , venez me  
 „ voir. Je ne puis vivre fans vous.

Il arrive chez la Prude. Les Rideaux des Fenêtres n'étoient qu'entr'ouverts ; un jour tendre fe gliffoit dans l'Apartment à travers des ondes de pourpre. La Prude étoit encore dans un Lit parfemé de rofes. Venez, lui dit eile , d'une voix plaintive , venez calmer mes inquiétudes. Un Songe afreux m'a tourmentée cète nuit ; j'ai crû vous voir aux genoux d'une Rivale. Ah ! j'en frémis encore ! Je vous l'ai dit , *Alcibiade* , je ne puis vivre dans la crainte que vous ne foiez infidèle : mon malheur feroit d'autant plus fenfible , que j'en ferois moi-même la caufe , & je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre , vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-tems , ne vous conois-je pas ? Je fens que j'ai trop exigé de vous , je fens qu'il y a de l'imprudence & de la cruauté à

vous imposer une Loi si dure. Come elle parloit ainsi de l'air du monde le plus touchant, *Alcibiade* se jetta à ses pieds ; je suis bien malheureux lui dit-il, Madame, si vous ne m'estimés pas affés pour me croire capable de m'atacher à vous par les seuls liens du Sentiment, après tout, de quoi me suis-je privé ? De ce qui deshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose. Mais fut-il aussi grand que vous vous l'imaginés, je n'en aurois que plus de gloire. Non, mon cher *Alcibiade*, lui dit la Prude, en lui tendant la main, je ne veux point d'un sacrifice qui te coûte, je suis trop sure & trop flatée de l'amour pur & délicat que tu m'as si bien témoigné. Sois heureux, j'y consens. Je le suis, Madame, s'écria-t'il, du bonheur de vivre pour vous, cessez de me soupçonner & de me plaindre, vous voyez l'Amant le plus respectueux. . . . Et le plus sot, interrompit-elle, en tirant brusquement ses rideaux & elle apella ses Esclaves. *Alcibiade*, fortit furieux de n'avoir été aimé que come un autre, & bien résolu de ne plus revoir une Femme, qui ne l'avoit pris que pour son plaisir. Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence, & si la jeune *Glycerie* éprouvoit pour moi ce que ces yeux semble me dire, je suis bien certain que ce seroit là de l'amour pur.

*Glicerie* dans sa quinzième année, atiroit déjà les Vœux de la plus brillante Jeunesse. Qu'on imagine une Rose au moment de s'épanouir, tels étoient la fraîcheur & l'état de sa beauté.

*Alcibiade* se présenta & ses Rivaux se dissipèrent. Ce n'étoit point encore l'usage à *Athènes* de s'épouser pour se haïr & pour se mépriser le lendemain, & l'on donoit aux jeunes gens avant l'Himen, le loisir de se voir & de se parler avec une liberté décente. Les Filles ne se reposoient pas sur leurs Gardiens du soin de leur Vertu. Elles se donnoient la peine d'être sages elles mêmes. La pudeur n'a comencé à combattre foiblement, que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la Victoire. Celle de *Glicerie* fit la plus belle défense. *Alcibiade* n'oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune *Athénienne* sur ses Talens, ses Graces, sa Beauté; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disoit, une finesse qu'elle n'y avoit pas mise, & une délicatesse dont elle ne se doutoit pas: Quel dommage qu'avec tant de charmes, elle n'eut pas un cœur sensible; je vous adore, lui disoit-il, & je suis heureux si vous m'aimés. Ne craignez pas de me le dire, une Candeur ingénüe est la Vertu de votre âge; on a beau doner le nom de prudence à la dissimulation, cette belle Bouche

n'est pas faite pour trahir les sentimens de votre Cœur ; qu'elle soit l'organe de l'Amour, c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincère, lui répondit *Glicerie*, avec une modestie mêlée de tendresse, faites dumoins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon Cœur, mais je veux aussi ne pas trahir mon devoir, & j'en trahirois l'un ou l'autre si j'en disois davantage. *Glicerie* vouloit avant de s'expliquer, que leur Himen fut conclu. *Alcibiade* vouloit qu'elle s'expliquât avant de penser à l'Himen. Il sera bien tems, disoit-il, de m'assurer de votre amour, quand l'Himen vous en aura fait un devoir, & que je vous aurais réduit à la nécessité de feindre. C'est aujourd'hui que vous êtes libre, qu'il seroit flateur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu désintéressé d'un Sentiment naturel & pur. Eh bien, soiez content, & ne me reprochez plus de n'avoir pas un Cœur sensible : Il l'est du moins depuis que je vous vois. Je vous estime assez pour vous confier mon secret, mais à présent qu'il m'est échappé, j'exige de vous une complaisance, c'est de ne plus me parler tête à tête, que vous ne soiez d'accord avec ceux dont je depend.

L'aveu qu'*Alcibiade* venoit d'ébtenir auroit fait le bonheur d'un Amant moins difficile, mais sa chimère l'occupoit. Il voulut

voir jusqu'au bout s'il étoit aimé pour lui même. Je ne vous diffimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais succès. Vos Parens me reçoivent avec une politesse froide, que j'aurois pris pour un congé, si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse; mais si j'oblige vôtre Père à s'expliquer, il ne fera plus tems de feindre. Il est membre de l'*Académie*, *Socrate*, le plus vertueux des Hommes, y est suspect & odieux: Je suis l'Ami & le Disciple de *Socrate*, & je crains bien que la haine que l'on a pour lui, ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut être; mais enfin, si vôtre Père, nous sacrifie à sa Politique, s'il me refuse vôtre main; à quoi vous déterminés vous? A être malheureuse, lui répondit *Glicérie* & à céder à ma destinée. Vous ne me verrez donc plus? Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéisse. Vous obéirez donc aussi, si l'on vous propose un autre Epoux? Je serai la victime de mon devoir. Et par devoir vous aimerez l'Epoux qu'on vous aura choisi? Je tâcherai de ne le point haïr; mais quelles questions vous me faites? Que penseriez vous de moi, si j'avois d'autres sentimens? Je penserois que vous m'aimez. Il est trop vrai que je vous aime! Non, *Glicérie*, l'Amour ne conoit point de Loi; il

est au dessus de tous les obstacles; mais je vous rends justice, ce sentiment est trop fort pour votre âge, il veut des ames fermes & courageuses que les difficultés irritent & que les revers n'étonent pas. Un tel amour est rare, je l'avoüe. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on dispose, se jeter enfin dans les bras d'un Mari, pour se sauver de ses Parens, voilà ce qu'on appelle Amour, & voila ce que j'appelle desir de l'indépendance. Vous êtes bien le maitre, lui dit-elle, les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche: Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos Rivaux! Ai-je hésité à vous avoüer votre triomphe? Que demandez vous de plus? Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance à toute épreuve, de me jurer que vous ferez à moi, quoi qu'il arrive; & que vous n'en ferez qu'à moi. En vérité, Seigneur, c'est ce que je ne ferai jamais. En vérité, Madame, je devois m'attendre à cette réponse, & je rougis de m'y être exposé. A ces mots il se retira outré de colère; & se disant à lui même; j'étois bien bon d'aimer un-Enfant, qui n'a point d'Ame & dont le Cœur ne se donne que par avis de Parens.

Il y avoit dans Athènes une jeune Veuve, qui paroissoit inconsolable de la perte de son

Epoux. *Alcibiade* lui rendit comé tout le monde les premiers devoirs, avec le sérieux que la bienséance impose auprès des Personnes affligées. La Veuve trouva un soulagement sensible, dans les Entretiens de ce Disciple de *Socrate*, & *Alcibiade* un charme inexprimable dans les Larmes de la Veuve. Cependant leur Morale s'égaïoit de jour en jour. On fit l'éloge des bones qualités du défunt, & puis on convint des mauvaises; c'étoit bien le plus honête home du monde; mais il n'avoit précisément que le Sens commun. Il étoit assés bien de figure, mais sans élégance & sans grace; rempli d'atentions & de soins, mais d'une assiduité fatigante. Enfin, on étoit au désespoir d'avoir perdu un si bon Mari; mais bien résolüe à n'en pas prendre un second, Eh! quoi, dit *Alcibiade*; à votre âge renoncer à l'himen. Je vous avoue, répondit la Veuve, qu'autant l'Esclavage me répugne, autant la liberté m'éfraie. A mon âge, livrée à moi même, & ne tenant à rien, que vais-je devenir? *Alcibiade* ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'Esclavage de l'Himen & l'abandon du Veuvage, il y auroit un milieu à prendre, & qu'à l'égard des bienséances, rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révoltée de cette proposition. On eut mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des

amours & des graces ! Il étoit facile de faire voir le ridicule d'un tel projet, & la Veuve ne craignoit rien tant, que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourroit pas ; il étoit déjà décidé qu'elle ne pouvoit vivre, sans tenir à quelque chose, ce quelque chose devoit être un Amant, & sans prévention elle ne connoissoit point d'homme plus digne qu'*Alcibiade* de lui plaire & de l'atacher. Il redoubla ses assiduités ; d'abord elle s'en plaignit ; bientôt elle s'y acoutuma, enfin elle y exigea du mystère, & pour éviter les imprudences, on s'arrangea déceimment.

*Alcibiade* étoit au comble de ses vœux. Ce n'étoit ni plaisir de l'amour, ni les avantages de l'Himen qu' on aimoit en lui ; c'étoit lui même, du moins le croioit-il ainsi. Il triomphoit de la douleur, de la Sagesse, de la fierté d'une Femme, qui n'exigeoit de lui que du secret & de l'amour. La Veuve de son côté s'aplaudissoit de tenir sous ses Loix l'objet de la jalousie de toutes les Beautés de la Grèce. Mais combien peu de personnes savent jouir sans Confidens ! *Alcibiade*, Amant secret, n'étoit qu'un Amant come un autre, & le plus beau triomphe n'est flateur qu'autant qu'il est solemnel. Un Auteur a dit, *que ce n'est pas tout d'être dans une belle Campagne, si l'on n'a quelqu'un à qui l'on puisse dire ; la belle Campagne !* La Veuve trouva de même que

ce n'étoit pas assez d'avoir *Alcibiade* pour Amant, si elle ne pouvoit dire à quelqu'un j'ai pour Amant *Alcibiade*. Elle en fit donc la confidence à une Amie intime, qui le dit à son Amant, & celui-ci à toute la Grèce. *Alcibiade* étonné qu'on publiât son aventure, crut devoir en avertir la Veuve qui l'accusa d'indiscrétion. Si j'en étois capable, lui dit-il, je laisserai courir des bruits que j'aurai voulu répandre, & je ne souhaite rien tant que de les faire évanouir. Observons-nous avec soin, évitons en public de nous trouver ensemble, & quand le hazard nous réunira; ne vous offensez point de l'air distrait & dissipé, que j'affecterai auprès de vous. La Veuve reçut tout cela d'assez mauvaise humeur. Je sens bien, lui dit-elle, que vous en ferez plus à votre aise; ses assiduités, les attentions vous gênent, & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais, moi, qu'elle contenance voulez vous que je tienne. Je ne saurois prendre sur moi d'être coquette; ennuyée de tout en votre absence, rêveuse & embarrassée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, & je le ferai peut-être en effet. Si l'on est persuadés que vous m'avez, il n'y a plus aucun remède, le Public ne revient pas. Quel sera donc le fruit de ce prétendu mystère? Nous aurons l'air, vous, d'un Amant détaché, moi, d'une Amante délaissée. Cette réponse

de la Veuve surprit *Alcibiade*; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donoit plus d'aisance & de liberté. Au Spectacle elle exigeoit qu'il fut assis derrière elle, qu'il lui donat la main pour aller au Temple, qu'il fut de ses Promenades & de ses Soupirs. Elle affectoit sur tout de se trouver avec ses Rivaux, & au milieu de ce concours, elle vouloit qu'il ne vit qu'elle. Elle lui comandoit d'un ton absolu, le regardoit avec mystère, lui sourioit d'un air d'intelligence, & lui parloit à l'oreille, avec cette familiarité, qui annonce au Public qu'on est d'accord. Il vit bien qu'elle le menoit par tout, come un Esclave enchainé à son char. J'ai pris des Airs pour des Sentiments, dit-il, avec un soupir; ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est l'éclat de ma conquête. Elle me mépriserait si elle n'avoit point de Rivaux. Apprenons lui que la Vanité n'est pas digne de fixer l'Amour.

*On donnera la suite le Mois prochain.*

**PROJET d'une nouvelle HISTOIRE ECLE-  
 SIASTIQUE par D. HYACINTHE BERNAL  
 DE QUIROS , Docteur en Théologie , en  
 Droit Canon, & Professeur en Histoire Eclé-  
 siastique dans l'Académie de LAUSANNE.**

**L'**HISTOIRE ECLESIASTIQUE est d'une utilité presque indispensable, pour l'intelligence de l'Écriture. Elle présente d'heureuses explications sur plusieurs Passages difficiles, sur bien des coutumes & des usages anciens, sur nombre d'Articles de Discipline ; Elle instruit des Progrès du Christianisme, qui fournissent des preuves si frappantes de sa Divinité; elle sert à la discussion des Controverses, qui se sont élevées dans l'Église, en instruisant de l'origine des Schismes, des Hérésies &c. Dans les différens Traités que l'on a donné sur cette matière, on se plaint de deux défauts opposés ; les uns sont si volumineux, par les grands détails dans lesquels ils entrent, que leur lecture devient d'une longueur excessive ; les autres sont au contraire si secs & si décharnés, qu'on pouroit les regarder plutôt come des Tables de Matière, que come des Histoires en forme. Dans l'Ouvrage qu'on annonce aujourd'hui, l'Auteur a cherché d'éviter ces deux inconvéniens.

Chaque Siècle sera partagé en IV. Chapitres. Le Ier. présentera un Précis de l'Etat de l'Église, avec un Abrégé de ce que les Empereurs & les Papes ont fait pour ou contre la Religion. Le II. renfermera la Doctrine & la Discipline hiérarchique & cérémonielle de chèque Siècle, relativement aux choses, aux personnes, aux devoirs &c. Le III. traite des plus illustres Écrivains Ecclésiastiques, & donera un

Examen critique de leur caractère & de leurs principaux Ouvrages. On trouvera dans le IV. les Schismatiques, les Hérétiques, & les Conciles les plus remarquables.

C'est à la sollicitation de ses Disciples & de plusieurs Savans, que M. de Quiros s'est déterminé à mettre au jour son Cours d'*Histoire Ecclésiastique*. Ces suffrages joints à la réputation de l'Auteur, connu depuis long-tems dans la République des Lettres, forment une grande recommandation pour cet Ouvrage. Il sera écrit en Langue latine, d'un stile aisé & élégant, & formera 3. Volumes, grand in 4to; qui, suivant le Programme, seront imprimés sur de très beau Papier & en fort beaux Caractères. On l'offre par Souscription à raison de L. 4 de Suisse ou de L. 6. de France le Volume Les Souscriptions seront ouvertes jusques à la fin de Mars 1756. ce terme expiré, on ne donnera pas les 3. Volumes à moins de L. 30. de France.

On peut souscrire chez les principaux Libraires de Suisse & d'Allemagne, & à Lausanne chez l'Auteur,



*V E R S pour Mademoiselle D.*

**D**ANS des Lieux où règnoit une heureuse innocence,  
 Asile des plaisirs, Berceau de mon Enfance,  
 Retraite aimable & pure, où vivoient mes Aïeux,  
 Au sein de l'Amitié je fus long-tems heureux.  
 Mais depuis le moment où j'aperçus *Silvie*,  
 Tout ici me déplait & mon Ame s'ennuie;  
 Depuis que son Image est peinte dans mon Cœur,  
 L'Amour est devenu mon Guide & mon Vainqueur.  
 Je ne me plairai plus dans ces Plaines fleuries,  
 Je quitte pour jamais ces Campagnes chéries,

Je n'aime que *Sylvie*, allons dans son Hameau,  
 Oui. . le lieu qu'elle habite est toujours le plus beau.  
 Je n'irai plus rêver dans ces Grottes profondes,  
 Où ce petit Ruiffeau venoit rouler ses Ondes ;  
 Adieu, Jardins charmans que *Zéphire* & *Chloris*  
 Pour leurs tendres amours avoient toujours choisis.  
 Tandis que pour *Chloris* son Amant y soupire,  
 Je meurs loin de *Sylvie*, & mon Cœur la desire.  
 J'abandonne ces Fleurs, que ma Main cultivoit,  
 Ce Parterre où souvent *Zéphire* folatroit  
 Attendant le retour de son aimable Flore ;  
 Je vole vers *Sylvie*, à celle que j'adore.  
 Heureuse cette Fleur cueillie de sa main  
 Qui fleurit de nouveau panchée sur son sein ;  
 Mais que vois-je ! ô douleur ! l'infidèle *Zéphire* ;  
 Caché dans cette Rose auprès d'elle soupire !  
 Ah ! .. c'est lui ; je le vois ; sortir & voltiger,  
 Il careffe son sein, il y prend un baiser,  
 Et *Flore* appelle en vain son Amant qui l'oublie ;  
 On devient inconstant quand on conoit *Sylvie*.  
 Le cruel à mes yeux se rit de mon tourment.  
 Quel triste objet hélas ! pour le plus tendre Amant.  
 Mais enfin il s'envole, enfin il se dégage ;  
 Si j'eusse été *Zéphir*, j'eusse été moins volage.  
 Je quite sans regrets ces Bosquets & ces Bois  
 Et je viens y rêver pour la dernière fois.  
 Je veux me retirer dans un joli Bocage  
 Où *Sylvie* un matin sous un épais feuillage,  
 Se reposoit à l'ombre & chantoit tendrement  
 Les plaisirs de l'Amour, les desirs d'un Amant.  
 Les Graces à sa Voix dansoient sur la fougere,  
*Aglæ* présentoit des Fleurs à ma Bergere,  
 Et l'Amour par ses chants attiré dans ces lieux  
 Lui remis son Carquois & s'enfuit dans ses yeux.  
 Mon Cœur me guidera sur les pas de *Sylvie*,  
 Et près d'elle au Hameau je passerai ma vie.

Fuïes plaisirs legers , maintenant indiscrets ,  
 Précédés des desirs , & suivis des regrets ;  
 Fuïés , laissez moi seul en ce lieu solitaire ,  
 Laissez moi donc enfin songer à ma Bergère.  
 J'ai remis à l'Amour le soin de mes plaisirs  
 Lui seul par ses faveurs peut combler mes desirs.  
 Adieu ! Muses , Adieu ! mon Cœur est sans partage,  
 Ne suivez point mes pas dans cet épais Bocage ,  
 La Fille de *Doris* peut seule me charmer ,  
 Mon étude est de plaire , & ma tache est d'aimer.  
 Et vous , mes chers Amis , doux charme de ma vie ,  
 Si vous m'aimez un peu , parlez moi de *Sylvie*.  
 Messagers des Amans , partés , jeunes Zéphirs ,  
 Volez , ne tardez plus , portés lui mes soupirs.

POULETS est le mot de l'Enigme du  
 Mois passé.

## E N I G M E.

**P**UR ouvrage de la Nature  
 Où je suis , je sers d'ornement :  
 Mais quand quelque triste aventure  
 M'a produit , je suis différent.  
 Le Vulgaire ne m'envisage  
 Qu'avec une espèce d'horreur.  
 Je ne suis rien aux yeux du Sage.  
 Le Courtisan me fait servir à sa grandeur  
 Et quoi qu'à mes Sujets ; outre un dur Esclavage ,  
 J'imprime un trait qui semble les flétrir ;  
 Chaque jour cependant j'agrandis mon Empire.  
 Tu demandes mon Nom ? Je n'ose te le dire.  
 Je crains , Lecteur , de te faire rougir.

L'Aut-

L'Auteur de la Difficulté proposée aux Métaphysiciens, nous a envoïé une Réponse à la Lettre qui lui a été adressée dans le Journal de Septembre p. 329. Mais come cette Pièce nous est parvenue trop tard, pour paroître ce Mois ci, nous l'avons renvoïée au Mois prochain.

## T A B L E.

<i>A</i> Pologue. . . . .	P. 381
Suite de l'Examen des Idées Philosophiques de M. de Voltaire.	389
Remarques sur le Discours de M. J. J. Rousseau concernant l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les Homes.	426
Séance publique de l'Académie de Besançon.	447
L'Orphelin de la Chine, Extrait.	459
Maximes sur la Puissance Eclésiastique.	479
Le Moi; Histoire très ancienne.	481
Projet d'une nouvelle Histoire Eclésiastique par Mr. de Quiros.	494
Vers pour Melle. D.	495
Enigme.	497